

FIGARO ILLUSTRÉ



Jammes
1895

Pointe d'avant-garde

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1896 BY ROUSSO, VALADON AND CO.



LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHÉRIC, 245, Rue Saint-Honoré.



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES

Articles de Sports



COOK & Co

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23. RUE JUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



TÉLÉPHONE

COMPAGNIE FERMIÈRE ANGLO-FRANCO-RUSSE

THÉS DU SOLEIL

TÉLÉPHONE

PARFUMS EXQUIS — MÉLANGES UNIQUES

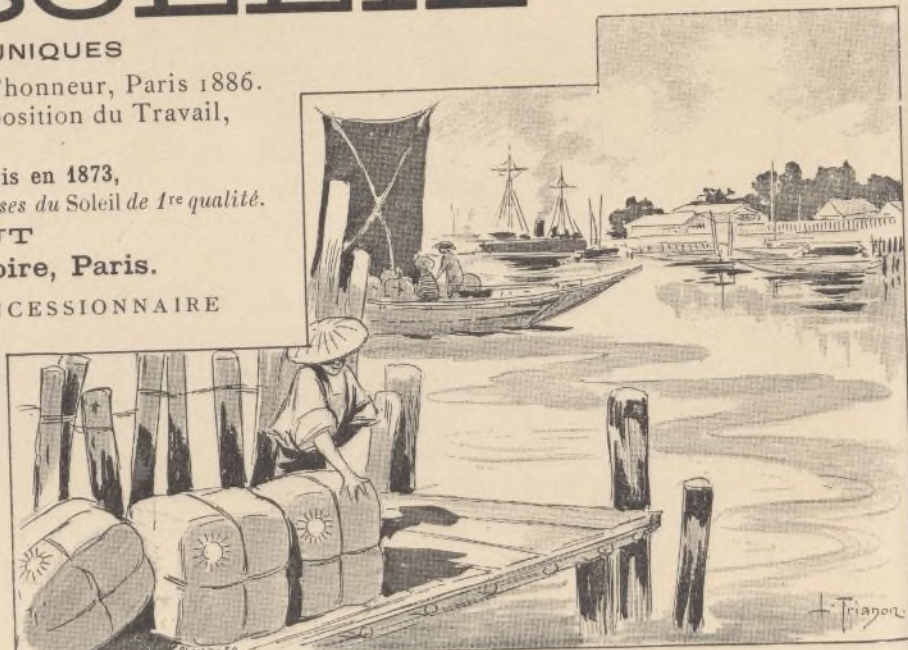
Médaille d'or. Paris 1883. — Médaille d'or, diplôme d'honneur, Paris 1886.
Médaille d'argent, la plus haute récompense à l'Exposition du Travail, Paris 1895.

Maison E. MENLET-DALICHOUX, fondée à Paris en 1873,
pour la vulgarisation en Europe des Thés de Chine et des Thés Russes du Soleil de 1^{re} qualité.

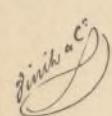
EN VENTE PARTOUT

Entrepôt général : 56, Rue de la Victoire, Paris.

J. DUPALET, SUCCESEUR, SEUL CONCESSIONNAIRE



C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr. environ] 6 fr., petit modèle [150 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

F. PINET

PARIS — 44, rue de Paradis — PARIS



CHAUSSURES

DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Envoi Franco du Catalogue



Guerison certaine sans altérer la santé par le

PAIN DESVILLES

ET LES

GOUTTES DE GIGARTINA

A l'extrait concentré de fucus et de mousses marines riches en iode et iodure de sodium.

Le Flacon : 10 francs.

GRANDE PHARMACIE HYGIÉNIQUE
24, Rue Étienne-Marcel, Paris. — Notice franco.

Louis SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle de la rue Lafayette. (IMMEUBLE DU GRESHAM).

CORBEILLES DE MARIAGE

BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE

BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Ayuntamiento de Madrid

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Papeteries du Marais

TÉLÉPHONE

FIGARO ILLUSTRÉ

Mars 1896

Numéro spécial. — La Cavalerie Française

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LA CAVALERIE FRANÇAISE : Au quartier — au champ de manœuvre, par LÉOGNAN, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

SAINT-GEORGES, par R. DE PLANHOL, illustrations en couleurs de CHARLES MOREL.

LA JOURNÉE D'UN TRaineur DE SABRE, par VOLVIC, illustrations photographiques instantanées.

LES REMONTES, par VILLEFER, illustrations photographiques instantanées.

LE SERVICE EN CAMPAGNE, par JEAN VÉZY, illustrations photographiques instantanées en couleurs.

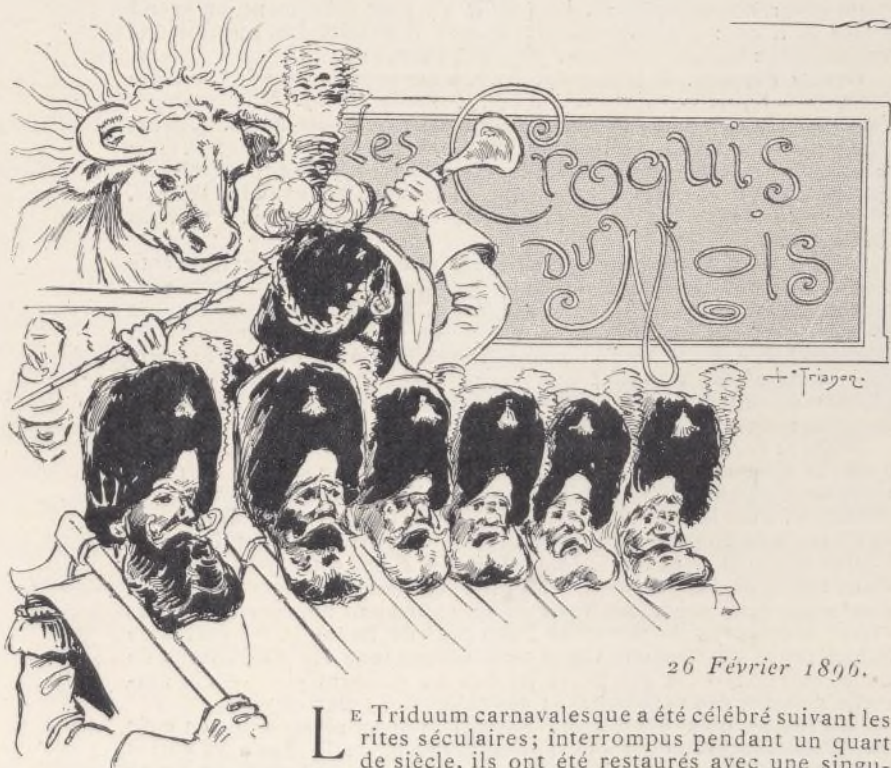
FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

L'AIGLE ET L'ÉTOILE, par J. ROUFFET.

CHASSEURS A CHEVAL AU CANTONNEMENT, par WALKER.

COUVERTURE :

POINTE D'AVANT-GARDE, par JEANNIOT.



26 Février 1896.

Le Triduum carnavalesque a été célébré suivant les rites séculaires; interrompus pendant un quart de siècle, ils ont été restaurés avec une singulière exactitude, ce qui donne à penser que ce genre de réjouissances fait partie du fond commun de l'amusement humain et qu'il existe, pour les fêtes populaires, comme pour les légendes et les contes, ce que les philologues appellent un folk'lore, c'est-à-dire une tradition qui se transmet instinctivement d'âge en âge et de peuple à peuple.

Chaque peuple, il est vrai, y apporte ses variantes, suivant son tempérament. Le Français de Paris a emprunté à ses frères latins de Rome l'usage des confetti, mais en l'affinant et transformant cet objet en un projectile relativement inoffensif : aux dragées de plâtre il a substitué les rondelles de papier. C'est un progrès, mais ce divertissement en lui-même n'en reste pas moins un amusement d'une valeur fort contestable et qui, dans l'agglomération grouillante et les promiscuités douteuses des foules parisiennes amène parfois des contacts peu ragoûtants.

Un temps splendide a favorisé ces trois jours de Carnaval : chars monumentaux, mousquetaires, licteurs, prêtresses et filles-fleurs ont, sous un beau soleil, défilé à travers la ville, dans un ordre parfait, avec une régularité quasi-militaire. Ce résultat fait honneur à M. Zidler, ancien directeur de l'Hippodrome, qui était chargé d'organiser cette immense machine et que le Préfet de police avait fort judicieusement invité à prendre ses mesures pour interrompre le moins longtemps possible la circulation normale de la capitale.

Ces réjouissances ont fait trêve, pendant quelques jours, aux complications gouvernementales qui ont failli prendre une mauvaise tournure. Il y a eu des complications, des conflits aigus qui semblaient devoir aboutir à une dislocation ministérielle. Mais chacun est tombé d'accord pour la proroger jusqu'au Carême. Il fallait bien qu'il y eût, dans chaque ministère, un titulaire pour recevoir le bœuf, les moutons ou le cochon, présentés par les organisateurs de la fête ! Grâce à cette trêve, les congratulations traditionnelles ont pu être échangées, après quoi l'on s'est séparé et chacun a suivi son chemin, les bestiaux vers la Villette et les ministres vers le Luxembourg, les uns à la Roche-Tarpéenne, les autres au Capitole, triomphe que l'on peut, d'ailleurs, considérer comme éminemment éphémère, car la bataille politique recommencera bientôt sous un autre prétexte.

Le Président de la République, accompagné de M. Bourgeois et

de quelques autres ministres se prépare à faire une tournée triomphale dans le Midi et sur la côte d'azur où ces Excellences se rencontreront avec l'Empereur François-Joseph et avec le Césarévitch. On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer en cette circonstance, ou de l'aplomb de ces fonctionnaires républicains, ennemis implacables des tyrans, alliés des révolutionnaires et persécuteurs des religions, qui vont s'incliner devant un souverain profondément catholique et devant un prince dont la dynastie symbolise l'absolutisme, ou de la bonhomie de ces personnages augustes qui acceptent ces hommages et veulent bien feindre de les croire sincères.

Il est vrai que ces politesses s'adressent à la France et que, en serrant la main à M. Félix Faure et à M. Bourgeois, S. M. François-Joseph et S. A. I. Georges Nicolaiévitch veulent marquer leur sympathie pour les travailleurs paisibles et les épargneurs persévérants, inépuisables souscripteurs des emprunts étrangers.

De nouvelles effigies s'élaborent qui rajeuniront l'aspect de nos timbres-poste et de nos monnaies. Le groupe pacifique et anodin gravé sur les étiquettes que nous collons à l'angle supérieur de nos lettres, les profils variés qui ornent les pièces des divers métaux que nous portons religieusement au percepteur, ont-ils cessé de plaire en haut lieu. Il faut du nouveau, ne serait-ce que pour faire disparaître les têtes abhorrées des tyrans qui ont opprimé la France depuis un siècle : la monnaie, c'est de l'histoire tangible et visible ; les enfants considèrent les figures, épèlent les millésimes et les légendes, interrogent les parents sur le monsieur couronné qui n'a



pas de barbe qui est Napoléon I^{er} ; sur le monsieur qui a une grosse figure qui est Louis-Philippe et sur cet autre qui porte une si belle moustache, et qui est Napoléon III ; les parents rappellent leurs souvenirs et rectifient parfois les indications historiques données à l'école laïque par un instituteur adepte de Larousse. En place de ces types familiers on nous menace de monnaies où sera symbolisée non pas la France mais la République. Les croquis qu'en ont publié les journaux illustrés nous la représentent sous les traits d'une belle fille de brasserie, coiffée du sinistre bonnet phrygien, avec, dans les coins, des haches qui vous font passer un petit frisson sur la nuque. Ce n'est pas précisément l'idéal.

Depuis des millions d'années la matière qui existe sur notre globe obéit aveuglément à des forces régies par des lois immuables ; depuis des millions d'années la lumière, placée dans de certaines conditions

est susceptible de pénétrer à travers des corps réputés opaques : et c'est seulement ces jours-ci qu'un savant allemand a découvert cette particularité, grâce à un dispositif que je n'ai pas à décrire ici : ce qui prouve que l'homme n'est pas encore tout-à-fait le maître du monde et que, malgré son immense orgueil scientifique il ne sait pas encore tout.

Et cependant les poètes, les amoureux, les rêveurs, qui possèdent, comme chacun sait, le don de double vue, n'avaient-ils pas depuis longtemps devancé la science, lorsque, dans leur langage considéré jusqu'à ce jour comme hyperbolique et ridiculisé par les gens terre à terre, ils s'écriaient : « Je lis dans ton cœur; j'ai pénétré son âme; je sens luire la flamme de tes yeux sous ta paupière close » et, plus familièrement « je vois tes pensées de derrière la tête ». Sans compter les somnambules, les suggestionneurs, les occultistes et autres sondeurs de l'infini qui ne s'étonnent nullement de cette découverte et haussent dédaigneusement les épaules, comme des gens qui connaissent cela depuis longtemps.

Notre époque pratique saura bien vite tirer parti des fameux rayons X : des constructeurs ingénieux ne tarderont pas à imaginer quelques kodaks ou photo-jumelles propres à fixer les images inté-

fumées... Les psychologues et les aliénistes pourront, avec facilité, diagnostiquer les monomanies, les hannetons qui bourdonnent et les araignées qui plafonnent dans nombre de cerveaux. Bref, personne



n'aura plus rien de caché. Dès lors, le mensonge et la dissimulation deviendront inutiles; tous les hommes seront honnêtes, toutes les femmes vertueuses, ce sera l'âge d'or.



rieuses. Appliqué au bon endroit, l'appareil indiquera au fiancé perplexe si sa future l'adore véritablement ou si, en l'épousant, elle ne cache pas quelque perfide arrière-pensée. Le magistrat y trouvera un précieux auxiliaire de la justice : au lieu de tourner et de retour-



ner son prévenu, de le mettre au secret, de le faire « cuisiner » par des agents subtils, ligotter par les gendarmes, ou de lui tendre des pièges d'une correction douteuse, il lui suffira d'une manœuvre de l'appareil pour savoir ce que l'inculpé « a dans le ventre ». Et s'il tient quelque malfaiteur de marque dont il redoute l'évasion, il pourra le coffrer prudemment, sans être obligé pour cela d'interrompre ses investigations. Les femmes jalouses, les maris soupçonneux pourront lire les billets doux à travers les enveloppes par-



L'énumération serait longue des œuvres qui, avec des succès divers, ont défilé ce mois-ci sur les scènes théâtrales. Le *Modèle* de M. Henry Fouquier et Bertall est une pièce cruelle et vraie dans laquelle les auteurs se sont intentionnellement abstenus des classiques artifices dramatiques et des poncifs devant lesquels se pâment certains critiques et qui servent de gabarit à leurs jugements.

La représentation du *Dindon*, de M. Georges Feydeau, m'a donné l'impression d'une séance de prestidigitation : ce sont toujours les mêmes tours, les mêmes escamotages, les mêmes armoires magiques, les mêmes surprises toutes connues depuis des temps immémoriaux et qui surprennent toujours. Le public s'y plaît infiniment, en grand enfant qu'il est : aux impressions neuves il préfère les impressions renouvelées : le déjà-vu l'attire plus que l'inconnu.

Grosse Fortune, de Henri Meilhac, a été représenté à la Comédie Française. La pièce a réussi, mais... modérément. Elle manque d'assises et la charpente ne s'en dessine pas assez nettement. L'ornementation — dialogue, traits d'esprit, silhouettes de personnages, mise en scène — est riche et confortable, mais l'émotion manque. Le scepticisme d'Henri Meilhac n'a pas l'apreté de celui d'Alexandre Dumas, sa satire vous reste à fleur de peau, elle vous chatouille, elle ne vous cingle pas.

Il faut bien reconnaître, d'ailleurs, que la guerre persévérante menée contre les anciennes formules théâtrales a porté quelque perturbation dans l'esprit du public aussi bien que dans celui des auteurs dédaigneusement qualifiés de « vieux jeu ». Nous devons cela au *Théâtre-Libre*, à l'*Œuvre* et autres chapelles où se célèbre le culte du « Théâtre vécu » devant une catégorie de snobs idolâtres qui se pâment devant l'insipide, l'inintelligible ou l'obscène. Ces névroses finissent toujours par contaminer les esprits les plus sains.

N'ayant confiance ni dans le théâtre d'hier, ni dans celui de demain, le directeur des Variétés, M. Samuel, homme sagace, se rallie au théâtre d'aujourd'hui et le théâtre d'aujourd'hui, il faut bien le reconnaître, c'est le café-concert, constatation fâcheuse au point de vue de l'état d'âme du peuple français qui est, comme vous le savez, le peuple le plus spirituel de la terre. Une semaine à Paris a toutes les allures d'une revue de café-concert, amplifiée et montée avec un luxe qui étonne sur cette scène des Variétés où suffisaient naguères, dans des décors médiocres, le talent de Dupuis et de Baron et les grâces de Schneider et de Granier. On y voit maintenant des exhibitions de belles cuisses, — car les jolies jambes ne suffisent plus — des animaux vivants, des panoramas et des colorations électriques.

Le succès qu'a obtenu M. Samuel avec sa revue a mis en goût M. Marchand, seigneur des Folies-Bergère, de la Scala et autres lieux. L'Eldorado, qui lui appartient également, a franchi la limite incertaine qui sépare le café-concert du théâtre d'opérette; on vient de jouer dans cette salle, magnifiquement transformée, le *Royaume des femmes*, une vieille pièce de Cogniard et de Toché que M. Paul Farcès et Ernest Blum ont rafraîchi et remise au goût du jour.

Coquelin cadet a eu de graves démêlés avec le Sâr Cey (Francisque.)



Le pontifex maximus de la critique, l'oracle du *Temps* a vitupéré Cadet sur la façon dont il interprète le *Malade imaginaire*. « Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, grogne Sarcey, qui sans doute a assisté à la première. — Je le joue comme je le sens, riposte Coquelin et j'ai la pré-tention de savoir « entrer dans la peau du bonhomme ». Le meilleur

moyen de sortir d'embarras, serait que M. Jules Claretie autorisât exceptionnellement M. Francisque Sarcey à monter sur les planches, à endosser la casaque d'Argant et à infliger une leçon méritée à l'amusant comédien.



Vous avez certainement vu passer, sur les chaussées les plus fréquentées, des véhicules d'aspect insolite, privés de chevaux, ce qui donne l'impression d'un visage sans nez, contenant des personnages très sérieux, quasi-pontifiants, simultanément préoccupés de l'effet qu'ils produisent sur les badauds et de la direction de leur appareil qui produit un bruit de ferraille fort désagréable, effraye les chevaux, écrase les piétons distraits; mais ce sont des détails et

Le Dieu poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de poussière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Cet objet, c'est l'automobile, le monsieur sérieux qui est dedans, c'est un automobiliste accompagné parfois d'une automobiliste, et nous voyons ici se manifester dans l'automobilisme une forme nouvelle et encombrante de la névrose de cette fin de siècle: le ma-



ladif besoin de locomotion, que ne satisfont plus ni le cheval, ni les trains-éclair à 90 kilomètres à l'heure, ni la bicyclette, ni le footing. Il faut marcher, courir, voler, avaler des kilomètres et tout le monde s'y rue, hommes, femmes, nobles et plébéiens, millionnaires et commis à cent francs par mois. N'y a-t-il pas, au fond de tout ce « va-va » un besoin inconscient de se tromper soi-même, d'échapper aux soucis de la vie cruelle, d'être « autre part » et de faire « autre chose ? »

L'automobilisme est devenu une branche de l'activité, ou plutôt de l'agitation humaine; il a sa rubrique dans les journaux; un cercle pour lequel va se construire un hôtel merveilleusement outillé; pour lui s'organise une course Paris-Marseille et l'on nous menace de nous doter de fiacres automobiles, comme si les fiacres à chevaux ne suffisaient pas à nous écraser!



Ambroise Thomas vient de s'éteindre au Conservatoire de musique et de déclamation, plus octogénaire encore que son prédécesseur

Les Livres

Les *Mémoires du duc de Persigny* édités par M. De Laire, chez Plon, auraient plutôt dû être intitulés: les Idées, où mieux encore les rancunes de M. de Persigny; on n'y trouvera pas, en effet, ces tableaux animés d'une époque déjà lointaine, cette peinture des hommes et des choses, sinon impartiale, du moins spirituellement tracée par un contemporain, qu'on recherche dans les *Mémoires*. Le volume est divisé en chapitres distincts, sans lien entre eux et relatant les nombreuses batailles livrées par le bouillant duc aux conseillers ordinaires de l'empereur Napoléon III et aux influences de cour liguées contre son zèle intransigeant. Tout cela écrit sur un ton de récrimination et d'amertume qui rendra sans doute divertissant pour les ennemis du régime impérial la lecture de ce livre émané d'un de ses plus ardents serviteurs. Je ne sais si le duc et son éditeur avaient recherché son genre de succès.

Souvenirs et Correspondances, par Madame Octave Feuillet, forment la suite de *Quelques années de ma vie* publiées par elle l'an dernier et si bien accueillies par le public. Le nouveau volume se rapporte à des temps plus récents, 1869-1879, ce qui en augmente l'intérêt. Les lettres d'Octave Feuillet s'y entremêlent aux récits personnels, aux anecdotes, aux impressions et donnent à l'ouvrage un mouvement, un accent de vérité qui en rendent la lecture très attachante. Le style en est aimable et simple, tantôt enjoué, tantôt ému: c'est le reflet d'une jolie âme et d'un cœur excellent.

Comme le fait très justement observer M. Georges Hélié, traducteur des *Mémoires du lieutenant Woodbury*, si les souvenirs sur l'époque napoléonienne abondent du côté des Français, il est fort difficile, faute de documents, de se rendre compte de ce qui se passait chez nos adversaires et de connaître ce qu'on appellerait aujourd'hui leur « état d'âme ». A ce point de vue les *Mémoires du lieutenant Woodbury*, publiés chez Plon et Nourrit, comblent une lacune. Officier de hussards à vingt ans, ce jeune homme a fait les campagnes de Portugal et d'Espagne, entra en France, assista à la bataille de Toulouse, traversa notre pays avec son régiment de Saint-Sébastien à Calais, puis revint assister à la bataille de Waterloo. Ces notes prises avec beaucoup d'exactitude, nous donnent, non pas de grands aperçus militaires, mais une série de croquis finement tracés qui donnent, particulièrement sur la vie provinciale à cette époque, dans le midi de la France de très curieux aspects.

Le talent d'Edouard Rod devient de plus en plus subtil; ce n'est pas impunément qu'on s'identifie, comme l'a fait M. Edouard Rod, avec l'œuvre immense de Goethe: il vous en reste un élargissement de l'esprit, un apitoiement sur les faiblesses humaines, et surtout cette

Auber et que le prédécesseur d'Auber, Chérubini. Ambroise Thomas fut un fécond producteur de musique, honnête, régulier et consciencieux: il eut le charme, l'émotion, la grâce. Mais la grande passion lui manque et nulle part dans son œuvre on ne rencontre ces empor-



tements, ces sanglots, ces cris d'amour et de douleur qui vous secouent l'âme et font vibrer vos nerfs. En cela il représentait parfaitement l'école française. Sa succession paraît devoir échoir à Massenet, qui ne passe pas, non plus, pour un révolutionnaire en matière de musique.



Dans cet hôtel de l'avenue Friedland qui vit, naguères, tant de fêtes galantes, vient de s'éteindre doucement Arsène Houssaye. Ce fut un être très complexe, plein de contrastes, et par cela même presque impossible à définir. Fils de plébéien, il avait toutes les élégances, toutes les vertus et tous les vices d'un homme de qualité; avec des apparences de bohème, ce fut un homme d'affaires habile. Spiritualiste, il fut un ardent adorateur de la femme, et elles l'aimèrent plus encore qu'il ne les aimait, car plusieurs moururent à cause de lui.

LUTÉCIUS.

compréhension de l'éternel féminin qui revêt d'une si touchante enveloppe les héroïnes du maître de Weimar. *Dernier refuge* est, il faut bien le dire, un drame de l'adultère, mais combien pitoyable nous apparaît la douce Geneviève, subissant la fatalité de l'amour et la subissant jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Rien de superflu, dans ce roman, écrit et conduit avec la simplicité d'un écrivain absolument maître de son art.

Avec *Drapeaux ennemis* M. Ernest Daudet continue la série de ses romans historiques, dont il a puisé les éléments dans des documents de police de l'Empire concernant la permanente conspiration royaliste. Une action dramatique puissante, comme peuvent en fournir ces époques troublées, double l'intérêt de ce volume.

La belle Yahne a épousé M. de Quélern, lieutenant de vaisseau, qui l'adore; au bout de deux mois elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée et qu'elle ne l'aimait pas; sans hésiter elle s'empare du fiancé de sa meilleure amie; mais voilà!... celui-ci ne veut pas d'elle. *Erreur d'amour!* Tout cela finirait mal, si M. de Quélern n'était un cœur d'élite et si l'auteur M. Pierre Maël, en romancier qui craint les dénouements violents, ne réconciliait Yahne avec son mari.

Madeleine Houdard est une exquise jeune fille, sans fortune, que Louis de Varmel a le bon esprit d'épouser malgré son père, un rigide usinier qui veut lui imposer la fille de son associé, une veuve coquette, rencontrée naguères à Monaco sous un nom d'emprunt par ce jeune homme. L'intérêt de ce nouveau roman de M. Edouard Cadol est tout entier dans l'habileté de la contexture, la finesse des détails et le piquant du dialogue. Le volume, édité par Paul Ollendorf, peut être mis entre toutes les mains.

La sagesse des nations recommande aux familles d'éviter de « marier la faim avec la soif ». Mais sagesse des nations, vigilance des parents ne tiennent guère contre l'amour, et c'est encore lui le meilleur juge dans ces graves questions. M. Mary Floran le démontre avec beaucoup de charme et de chaleur dans son roman *La faim et la soif*.

Je goûte médiocrement le *Sceptre* de M. Abel Hermant, exhibition aristophanesque de personnages princiers fin de siècle, décadents et déliquescents: et je ne comprends guère la satisfaction malsaine qu'un homme de goût, un délicat tel que M. Hermant éprouve à ridiculiser les représentants d'un état social que les malpropretés de la démagogie ne semblent pas en mesure de remplacer avantageusement.

Dans un recueil de nouvelles, dont la première, la *Petite Gaule* donne son titre au volume, nous retrouvons plusieurs des récits que M. Gaston Bergeret a publiés d'abord dans le *Figaro illustré*. La gaité, la satire spirituelle et sans amertume, forment le fond du talent de M. Bergeret et nous en trouvons ici d'excellents spécimens.

A l'âge qu'a Hugues Leroux aujourd'hui, on n'a guère coutume de se remémorer le passé. Bien plutôt l'on s'élance vers l'avenir, l'on s' imagine qu'on va devenir le maître de ce monde qui s'ouvre devant

vous. Pourquoi donc ce retour mélancolique vers les joies et les impressions de l'enfance et de la jeunesse, comme si le présent ne suffisait pas à satisfaire cet auteur, jeune, heureux et qui ne compte plus les succès littéraires? Pourquoi ce testament prématuré du cœur et de l'âme? Y a-t-il là-dessous quelque mystère? Quoi qu'il en soit le *O mon passé...* de Hugues Leroux est un livre exquis, plein de tableaux délicatement tracés, de souvenirs touchants et de vives sensations.

Le japonisme est, pour Edmond de Goncourt, la retraite aimée où il se réfugie pour se reposer des luttes et se consoler des amertumes littéraires. Il y revient toujours avec amour, charmé par les fantaisies et la pénétration de cet art, par sa compréhension de la nature si différente de nos traditions artistiques. L'étude sur *Hokousai*, le grand maître de l'art naturaliste japonais, qui vient de paraître chez Charpentier et Fasquelle, est un « outil » indispensable pour les nombreux amateurs qui s'adonnent au japonisme.

L'éditeur Ch. Mendel a eu l'excellente idée de demander à un

spécialiste, M. E. N. Santini, un petit manuel, intelligible pour les gens du monde et les amateurs, qui renferme ce que nous savons dès aujourd'hui sur la *Photographie à travers les corps opaques* et ces rayons du docteur Röntgen, qui paraissent appelés au même prestige que le fameux baquet de Mesmer.

L'auteur a fort ingénieusement rattaché à cette merveille de la science contemporaine, de nombreux phénomènes, dont il existe des observations depuis l'an 360 jusqu'en 1864, et dérivent tous de l'électricité ou de la foudre.

Caran d'Ache vient de réunir en un grand album les nombreux dessins semés par lui dans les journaux quotidiens depuis quelques années. L'on est heureux de revoir, reproduits dans toute la spirituelle finesse de l'original, ces dessins dont le grossier tirage des feuilles quotidiennes, imprimées sur de mauvais papier, ne donne qu'une idée tout à fait insuffisante. Ce nouvel album, intitulé *Les Lundis de Caran d'Ache*, est édité par la maison Plon et Nourrit.

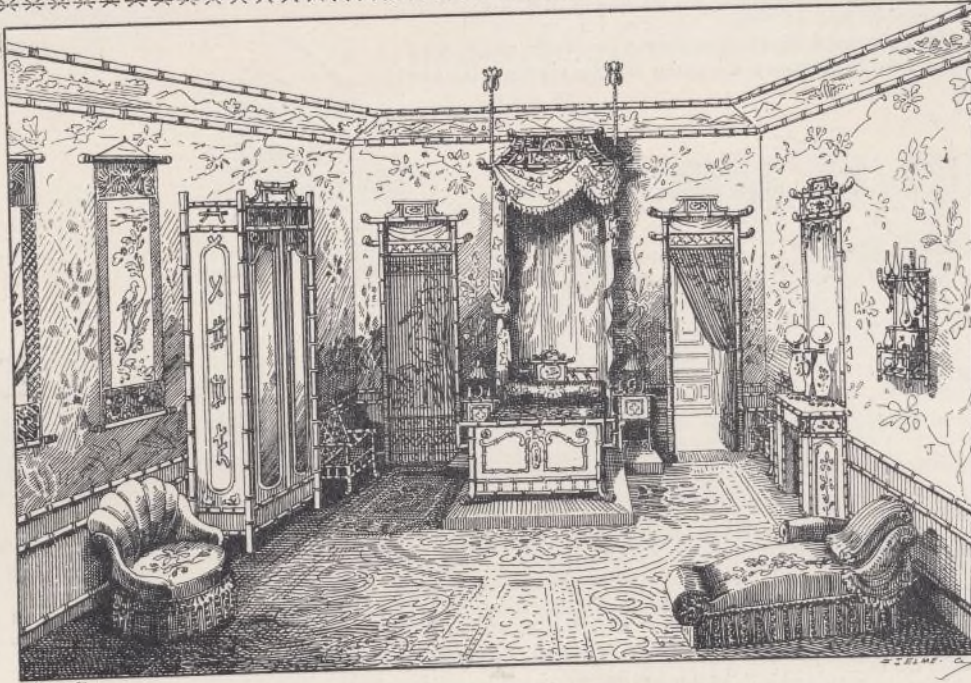
T. G.

INSTALLATIONS ARTISTIQUES

En vue des prochaines installations à la campagne, au château et à la mer, nous donnons dans ce numéro, un modèle de chambre à coucher en bambou et natte avec décors artistiques façon japonaise. Cet ameublement est très gai, pas banal et, en même temps, très solide. Il ne redoute ni la chaleur, ni la poussière, ni l'humidité. Enfin son prix est très modéré : on peut avoir un grand lit, une armoire et deux tables de nuit, tels que les représente la gravure ci-contre, pour 1,200 francs.

Tous les accessoires décoratifs qui complètent cet ameublement sont faciles à se procurer à la Maison des Bambous, 33, rue du Quatre-Septembre, car MM. Perret et Vibert, indépendamment de la fabrication si artistique de leurs meubles, se chargent de l'installation complète en tenture murale et rideaux pour chambres ou salons japonais. Ils possèdent aussi, comme tout Paris le sait, le plus grand choix de sièges et meubles pour serres, salies de billard, etc., en rotin souple ou en bambou naturel.

Il suffira, pour faire son choix, de leur demander leur catalogue illustré.



Installation complète d'une chambre à coucher en bambou, par
PERRET & VIBERT, 33, Rue du Quatre-Septembre, Paris.

La Mode Tailleur

PAR HENRI PETIT

Séduites, les premiers jours, par le dégagé du costume de bicycliste, — veste et culotte courte, — les femmes du monde ont reconnu vite que ce costume se « populariserait » de telle sorte qu'on ne pourrait plus décemment le porter sous peine d'être prise pour... ce qu'on n'est pas. Que faire? revenir à la robe? Impossible. Il faut donc du nouveau. Ce nouveau, le voici : c'est la jupe-pantalon, avec laquelle la femme est délicieusement moulée et qui, au repos, jupe correcte et parfaite, s'entr'ouvre lorsqu'on monte à bicyclette, donnant autant



d'aisance, mais plus de décence que le pantalon. Avec la jupe-pantalon, la bicycliste est aussi noble d'allures qu'une amazone.

HENRI PETIT, 5, Boulevard Malesherbes.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS, l'ALLEMAGNE et la RUSSIE

Cinq express sur Cologne, trajet en 9 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. 05, soir.
Départs de Cologne à 9 h. 03 du matin, 1 h. 15 et 11 h. 18 du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 h. 05 du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 05, 7 h. 47 et 10 h. 07 du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. 05 du soir.
Départs de Francfort à 8 h. 15 du matin, 5 h. 05 et 11 h. du soir.

Un express sur Saint-Petersbourg, trajet en 60 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. 05 du soir.
Départ de Saint-Petersbourg à 8 h. du soir.

Un express sur Moscou, trajet en 80 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. 05 du soir.
Départ de Moscou à 11 h. du soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES par Rouen, Dieppe et Newhaven.
(Voie la plus économique).

DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES.
(Dimanche compris).

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir.

Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 10 h. mat. et 8 h. 50 soir.

Arrivées à Paris Saint-Lazare : 6 h. 55 soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1^{re} classe, 43 fr. 25. — 2^e classe, 32 fr. — 3^e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1^{re} classe, 72 fr. 75. — 2^e classe, 52 fr. 75. — 3^e classe, 41 fr. 50.

Service postal. — Le service postal pour l'Angleterre (via Dieppe-Newhaven) est assuré par le train partant de Paris-Saint-Lazare à 9 h. du soir.

Les lettres déposées avant 8 h. 25 du soir au bureau de la rue d'Amsterdam et celles jetées dans les boîtes de la gare Saint-Lazare (salle des pas perdus) avant 8 h. 50, sont distribuées le lendemain matin à Londres.

Transport en grande vitesse de messageries, primeurs, fruits, légumes, fleurs, etc., entre Paris et Londres. Trois départs par jour toute l'année.

Les expéditions remises à la gare Saint-Lazare pour les trains partant à 3 h. 40, 4 h. 10 et 9 h. du soir parviennent à Londres le lendemain à 8 h. 45, à 9 h. 15 du matin ou à midi 45.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Bousod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



La Cavalerie Française

AU QUARTIER — AU CHAMP DE MANŒUVRE

PAR LÉOGNAN



pensée de critiquer ou même de vouloir juger l'éducation du fantassin et de l'artilleur, mais quelle différence quand on songe à l'instruction demandée et au peu de temps que la loi du recrutement nous accorde. Enseigner en trois ans au soldat à marcher, à combattre en ordre compact et en ordre dispersé, à se servir judicieusement d'une arme à longue portée, cela est difficile, mais on peut arriver à un résultat moyen. — Faire en trois ans d'un individu ne connaissant d'un canon que le nom, un canon-nier émérite, cela est plus malaisé, mais se peut encore, pourvu que l'on n'exige pas la perfection ; mais dans le même laps de temps, faire un cavalier, c'est à notre humble avis le treizième travail d'Hercule et Dieu sait que ce ne serait pas le moindre. — On ne songe pas assez en effet à tout ce que doit savoir un cavalier pour être véritablement digne de ce nom ; connaître le cheval, l'aimer, le soigner, et savoir s'en servir, cela semble peu, et cependant tout homme de cheval reconnaîtra qu'avec cet animal il y a toujours à apprendre, quelles que soient l'expérience et la science que l'on possède. Si encore on ne recevait comme recrues que des hommes nés dans des pays d'élevage, l'instruction à leur donner serait relativement facile.

Malheureusement les trois quarts n'ont du cheval qu'une notion très vague et la bonne moitié ne fait aucune différence entre une vache et ce quadrupède que M. de Buffon dans son

MAINTENANT que tout français valide doit être soldat et peut être appelé à concourir par son instruction militaire et sa valeur personnelle à la gloire de la patrie, au besoin à son salut, n'est-ce pas une œuvre intelligente de mettre sous les yeux de tous ce qu'est la vie militaire ? Beaucoup en ont parlé ; combien par expérience, se rendant un compte exact des efforts tentés et des résultats obtenus ? Peu de matières ont donné lieu à autant de controverses et peu sont encore moins connues du public. Bien des gens ne font aucune différence entre les trois armes et l'instruction des hommes qui y sont affectés. Loin de nous la

lyrisme qualifiait « une des plus belles conquêtes de l'homme. »

Prendre cette recrue au sortir de l'étable, lui inculquer en même temps que les principes de la discipline militaire, la notion de sa monture, lui apprendre à l'apprécier et à l'aimer, voilà les débuts ; puis lui expliquer la manière de s'en servir avec intelligence de façon à pouvoir lui demander en temps utile les plus grands efforts avec le moins de fatigue possible pour elle ; lui donner les moyens de dresser cette monture et de s'en faire un serviteur dont toutes les forces soient à sa disposition, l'initier enfin à l'emploi de ses armes, voilà l'éducation que l'on doit donner en trois ans au cavalier.

Ils sont légion les gens qui trouvent que tout est mal dans notre pauvre cavalerie. Ne leur demandez pas pourquoi ; franchement ils n'en savent rien, mais cela doit être ainsi, quand ce ne serait que pour exercer ce droit de critique que possède en naissant tout citoyen français.

A quoi bon discuter ; nous n'avons nullement la prétention de convaincre des gens qui ne veulent être convertis sous aucun prétexte ; prenons les faits : il y a des chances pour qu'eux au moins prouvent quelque chose. En voici, amis lecteurs et si vous voulez nous suivre, grâce à une indiscretion commise dans le carnet d'un capitaine commandant un escadron de cavalerie sur l'extrême frontière, il vous sera aisé de vous rendre compte de la somme de travail demandée chaque jour au cavalier.

On ne pourra même pas dire dans le cas présent que c'est de la fantaisie, puisque des photographies prises « *in anima vili* » sont là pour faire foi de la réalité de ces exercices.

Nous sommes au 15 mars, époque à laquelle le travail peut devenir sérieux et donner de bons résultats grâce au relèvement de la température. — Assoupli et mis petit à petit en selle par une progression lente et raisonnée pendant les longs mois d'hiver, l'homme de recrue est on ne peut mieux disposé à profiter des leçons qui vont lui être données ; on peut le comparer à ce moment à une terre forte et généreuse qui, préparée par un labour intelligent, n'attend que la bonne semence pour donner de merveilleuses récoltes.

Il va être cinq heures du matin : le trompette apparaît sur le seuil du corps de garde ; tout dort et se repose ; seuls, le factionnaire de la porte du quartier et lui veillent ; encore quelques secondes et aux accents de la trompette tout va se réveiller, et chacun apportera sa petite pierre à l'immense édifice que tous construisent pour la gloire de la France.

Le dernier coup de cinq heures a fini de vibrer à l'horloge du quartier ; le trompette envoie aux échos son gai refrain, et là où régnait le sommeil et la solitude succèdent le mouvement et un va-et-vient continu. Les uns ouvrent les fenêtres pour aérer les chambres, d'autres courent aux écuries pour voir comment leur coursier favori a passé la nuit et lui donner une poignée d'avoine et de foin pendant que les hommes désignés vont, munis de cruches au ventre rebondi, chercher le café. La fourmilière s'agite ; à droite, à gauche, de tous côtés, les cavaliers, à peine

éveillés, s'entre-croisent, s'envoyant de joyeux bonjours et fredonnant les refrains les plus en vogue au café-concert du cru.

Six heures sonnent. Dans chaque peloton les sous-officiers réunissent leurs hommes pour la théorie. Le capitaine-commandant leur a expliqué la progression à suivre, leur a désigné les matières à étudier, et après avoir donné à leurs hommes les explications nécessaires, ils les interrogent successivement pour se rendre compte du degré d'attention qu'ils ont prêté à la théorie et surtout pour les habituer à s'exprimer carrément.

Le cavalier doit en effet non seulement répondre d'une façon intelligente, concise et brève, mais pouvoir de lui-même faire un petit compte rendu facilement compréhensible. — A cette prétention, une foule d'incrédulés sourient d'un air de pitié; venez-y voir, messieurs. Nous vous montrerons de braves paysans qui par le seul effet de leur grande bonne volonté, sachant à peine lire et écrire, font dans la perfection une petite reconnaissance et, ce qui est bien plus difficile, en rendent verbalement compte dans d'excellentes conditions.

Quand vous aurez vu cela, n'exagérez pas votre admiration pour les élèves, conservez-en un peu pour leurs braves instructeurs qui sans lassitude et avec un zèle que rien ne refroidit, répètent chaque année la même chose et sont la vraie cheville ouvrière de l'armée.

La théorie est finie, elle a duré trois longs quarts d'heure, c'est assez. — Quand on veut beaucoup obtenir des hommes, il faut savoir leur rendre le travail facile et le varier pour ne pas fatiguer l'attention. Quelques instants de repos, puis va commencer un nouvel exercice plus sérieux et demandant plus de soins, car nous arrivons au maniement et à l'emploi des armes.

Quand les recrues sont incorporées au régiment on commence leur éducation par des exercices d'assouplissements analogues à ceux des enfants dans les lycées. On veut par ce moyen leur faire perdre la raideur naturelle et leur donner de la légèreté et de la souplesse dans les membres, puis, quand par une progression raisonnée, passant des mouvements de bras à ceux des jambes et du torse, on a obtenu de bons résultats, on leur apprend à marcher et à avoir une attitude militaire. On procède du simple au composé et après leur avoir fait comprendre et exécuter un par un les différents pas (ordinaire, gymnastique) on les réunit en troupe et on leur enseigne à se tenir dans le rang. Puis enfin lorsqu'à une bonne entente de la longueur et de la cadence du pas, ils joignent une attitude convenable, on passe au maniement de leurs armes. Il y a peu de jours un député demandait à la tribune la suppression des armées permanentes et leur remplacement par des milices, en un mot par la nation armée au jour du danger. Nous ne prétendons pas qu'en 1792, grâce à l'enthousiasme d'une ère nouvelle, des bataillons improvisés n'aient accompli des merveilles et rejeté loin du sol de la patrie des armées composées de vieux soldats. Mais entre cette époque et la nôtre, que de changements et combien de différence.

Les chemins de fer n'existaient pas et les routes se faisant à pied permettaient aux officiers et aux sous-officiers de mettre à profit ce laps de temps pour apprendre à leurs hommes l'emploi de leurs armes. Nous admettrons volontiers qu'une instruction donnée ainsi sur les grandes routes et dans des conditions désavantageuses était rien moins que complète; mais encore avaient-ils une notion du fusil mis entre leurs mains. — Maintenant vienne la déclaration de guerre, de tous côtés les trains chauffent, les lignes se couvrent de convois militaires, et en quarante-huit heures tout ce monde est à la frontière. Ce n'est certes point pendant ce temps si court où les malheureux empilés dans des wagons souffrent horriblement, qu'il sera aisé de leur enseigner le mécanisme d'une arme aussi délicate que la carabine 1890. Laissons ces utopies aux rêveurs, disons-nous que tant que l'Europe entière n'admettra pas d'un commun accord la nation armée, ce serait folie à nous de commencer; répétons-nous qu'en cette fin du XIX^e siècle une nation n'est forte que quand elle peut s'appuyer sur une armée solide, vigoureuse, parfaitement instruite et joignant aux qualités physiques les qualités morales qui apprennent au soldat à mourir sans regrets, quand il sait qu'il tombe pour la France.

Revenons à nos recrues et voyons-les sous les armes. Sans parler du montage, démontage, entretien de la carabine, toutes choses qui leur sont expliquées dans les chambres pendant les théories, on passe rapidement sur les quelques mouvements dont le cavalier peut avoir besoin aux revues ou pour rendre les honneurs et on arrive à la charge et à différents exercices qui l'amèneront petit à petit à savoir tirer un coup de fusil.

« Mais, c'est tout simple, diront nombre de gens : on met une cartouche dans le canon, on épaule, on vise, on fait feu et l'ennemi atteint en pleine poitrine part pour un séjour meilleur. — Eh

bien, il paraît que ce n'est pas si simple puisque ce n'est qu'après de nombreux exercices préliminaires qu'on parvient à faire tirer et bien souvent, nous sommes contraints de l'avouer, sans grand danger pour la cible qui représente l'ennemi. Cependant, grâce à la précision remarquable de la carabine de cavalerie, il n'y a pas longtemps que nous avons vu dans un escadron complet (anciens et recrues mêlés) un pour cent de cinquante-huit alors qu'un vent du nord-est gênait considérablement les tireurs. Le tir est du reste en grande faveur dans les régiments de cavalerie; des récompenses spéciales sont réservées aux hommes obtenant les meilleurs pour cent, et leurs noms sont conservés avec soin.

Pendant qu'une partie de l'escadron manœuvre avec la carabine et en apprend l'emploi, l'autre partie le sabre à la main, fait de même pour cette arme. Nous ne parlerons pas de son maniement aussi simple

que facile et composé d'un petit nombre de mouvements que les hommes arrivent très rapidement à connaître et à bien exécuter; nous parlerons tout de suite de son emploi. Cette instruction fort délicate, peu aisée, nécessitant des instructeurs rompus à toutes ses finesses, demande souvent de longs mois d'exercices et même après les trois années passées sous les drapeaux, est toujours perfectible. Le but de ce travail est de préparer le cavalier à se servir à cheval de sa bonne latte, il est en effet plus facile de le lui expliquer et de le lui faire comprendre quand il n'a pas à s'occuper de sa monture et à la maintenir à une allure régulière. — Placés sur un rang, à une distance telle qu'ils ne puissent s'atteindre entre eux, les jambes écartées, les jarrets tendus, le corps légèrement penché en avant comme s'ils étaient à cheval, les cavaliers sont initiés au petit nombre de coups de sabre que prescrit le règlement de 1882. Admirablement rédigé, ce règlement a réduit à sa plus simple expression les différents coups à employer, deux en avant, l'un à droite, l'autre à gauche, de même deux coups de côté; les premiers comme les seconds agréablement mêlés de coups de pointe et de coups de sabre; nous oublions de vous dire qu'au commandement « A volonté » le cavalier devient libre d'entremêler les coups en avant et de côté suivant le caprice du moment. La difficulté n'est nullement dans la connaissance de ces quatre coups, et jusqu'ici nous n'avons vu être si borné qu'il n'ait pu au bout de trois ou quatre leçons se rendre compte de ce qu'on lui demandait; le hic est de savoir diriger son coup de sabre et d'atteindre le point visé. A quoi bon donner de mirifiques estoquades dans le vide si le jour où vous vous trouverez nez à nez avec un ennemi vous arrivant dessus au galop, vous le manquez? C'est là le point délicat où il faut autant de tact que de suite dans l'instruction. — Dans un coin de la cour du quartier deux mannequins sont fixés en terre. — Faits de grosse toile d'emballage rembourrée de paille, ils sont surmontés d'une boule de même sorte couverte d'un vieux képi. Ils représentent ainsi un cavalier à pied; des raies tracées en noir indiquent les épaules, et la poitrine. — Chaque cavalier à l'appel de son nom vient se mettre en garde contre cet ennemi empaillé et à l'indication d'un gradé désigné spécialement, dirige le coup qui lui a été ordonné contre la partie du corps qui lui a été prescrite. Les premières fois, plein de zèle, le cavalier donne son coup de sabre de toute sa force et manquant d'autant plus de précision qu'il y a employé plus de vigueur, est tout étonné de constater des écarts de vingt et trente centimètres entre le point visé et celui où il a frappé le mannequin.

Petit à petit la raideur l'abandonne, il met plus de moelleux dans ses coups tout en continuant à les porter à fond et arrive facilement à de bons résultats. A ce moment-là, un dernier exer-



TRAVAIL EN SENS INVERSE (page 44).

cice lui reste à exécuter à pied, exercice qui sera pour ainsi dire, la consécration de son talent de sabreur. Quand il l'aura bien compris, il pourra même avec un peu de bonne volonté se croire l'égal des plus fameux cavaliers. Nous voulons parler du mannequin roulant (page 51). Sur un fil de fer tendu, entre deux poteaux ou deux arbres, se meut une poulie à laquelle est suspendu un mannequin en tout semblable aux autres. A chaque extrémité se tient un gradé tout prêt à faire mouvoir l'instrument. A cheval sur deux bancs, et cela pour les rapprocher autant que possible de la réalité, deux cavaliers se faisant face attendent

pour donner le coup indiqué par l'instructeur que le mannequin soit à bonne portée. Dans les commencements il passe doucement, très doucement même, mais au fur et à mesure que les hommes deviennent plus adroits, sa vitesse augmente jusqu'à être très rapide, quand l'instrument est bien conditionné et les gradés chargés de le manœuvrer habitués à ce jeu.

Un coup de sifflet, le travail est fini, et les hommes se sauvent dans les chambres. Rapidement, ils se changent en mangeant un morceau de pain (exercice pour lequel ils sont toujours disposés et qu'ils répètent souvent dans la journée) ; ils mettent la tenue



RECUES DE TROIS MOIS (page 44).

de toile pour aller à la voltige. Là, plus de gêne, partout de la gaieté, de tous côtés, l'on travaille, et chacun met son amour-propre à mieux faire que son voisin. C'est au manège, sur un sol élastique qu'on exécute ce travail, afin d'éviter toute chute dangereuse — Mais, attention, tous se taisent ; aux joyeux lazzi, à cette gaieté exubérante succède un silence absolu. Les cavaliers se rangent et regardent d'un œil d'envie un cheval en selle d'arme avec tout le paquetage réglementaire, sacoches garnies, manteau roulé sur la palette ; une vingtaine d'hommes, en vêtements de drap, casque et armes le suivent. Ce sont les malins à qui aucun des secrets de la voltige n'est inconnu, et qui gênés par leur tenue et par leurs armes exécutent ce que les autres viennent de faire sur un cheval nu (page 44). Ils ont du reste, conscience de leur savoir, et sont enchantés de montrer aux bleus leurs petits talents. Un sous-officier saisit la longe du caveçon et à un appel de langue le cheval part à un galop bien cadencé. C'est alors une lutte courtoise à qui fera le mieux et sera proclamé le meilleur voltigeur de l'escadron. Malheureusement, il n'y a si bonne partie qui ne prenne fin ; il est temps de songer au pansage et l'escadron s'achemine vers le quartier, emportant en triomphe, monté sur un tremplin (page 49), un brave garçon qui s'est distingué par un saut périlleux remarquable ou par une culbute extraordinaire. — Ils repartent gais et de bonne humeur, comme ils y sont venus ; il est facile de voir qu'en dehors de l'exercice salutaire, la voltige est pour eux un amusement et un moment de détente.

Nous voici maintenant aux écuries : aux exercices matinaux succède le bouchonnage qui précède lui-même l'abreuvoir et le repas des chevaux. Il est inutile, croyons-nous, d'insister sur l'importance de ce service.

L'homme donne un vigoureux coup de bouchon à son cheval et quand la ration a été équitablement distribuée dans tout l'escadron, il le mène boire, puis le rattache, roule la litière, ramasse ses effets de pansage et tout guilleret d'une matinée aussi bien remplie s'en va à la cuisine chercher sa gamelle.

Laissons-le à cette douce occupation et avant de voir ce que la générosité de l'Etat jointe à la bonne administration du capitaine commandant lui accorde pour remonter ses forces, examinons ce que sont devenus les gradés pendant ce bouchonnage du matin. Il est bien entendu qu'il ne peut être question ici du maréchal des logis et du brigadier de semaine restés aux écuries pour veiller à la distribution du foin et de l'avoine. Réunis sous la direction d'un officier choisi avec soin ils ont été employés au dressage des jeunes chevaux ; bien des théories relatives à ce sujet ont vu le jour, on a été jusqu'à proposer de faire dresser les jeunes chevaux par les jeunes soldats, donnant comme motif qu'ils feraient ainsi réciproquement leur éducation. Il

nous semble avoir lu dans un vieux manuscrit que qui ne sait rien ne peut rien apprendre aux autres ; aussi ne voyons-nous pas très bien un pauvre diable à califourchon pour la première fois de sa vie sur un animal dont souvent il a une peur épouvantable, essayant de lui inculquer ce que lui-même ignore encore. Nous voyons encore moins il est vrai, cet animal stupide qui n'a que de l'instinct et beaucoup de mémoire enseignant à une recrue ce qu'on ne lui a pas montré. En réalité on n'a jamais pris au sérieux cette méthode d'instruction réciproque, et bien au contraire, on s'applique à charger de ce travail très pointilleux demandant beaucoup de tact, un officier connaissant bien le cheval et joignant à une patience inaltérable une forte dose d'énergie et de suite dans les idées. Au premier janvier les jeunes chevaux, arrivés en novembre au régiment, prennent administrativement cinq ans : souvent il s'en faut de six mois, mais qu'importe, ils doivent avoir cinq ans tous ensemble, ainsi le veut le règlement, il n'y a qu'à s'incliner. Pendant les deux mois qu'ils ont déjà passé au corps, l'officier auquel on a confié le dressage les a mis à la longe lui-même et leur a appris à supporter le poids du cavalier. Le premier janvier, ils commencent en réalité leur éducation et presque en même temps, font connaissance avec le bridon, la bride, le sabre, la selle paquetée et les aides du cavalier. Il n'y a pas de temps à perdre, le premier avril ils doivent être mobilisables, c'est-à-dire pouvoir être montés calmes et obéissants dans le rang, de telle sorte qu'en cas de guerre ils y tiennent leur place. C'est à ce travail que sont employés les gradés et l'on peut dire que grâce aux bons principes sucés à Saumur, principes dus en grande partie sinon en totalité au regretté commandant Durilh qui y a commandé le manège d'une façon si brillante, on est arrivé maintenant à des résultats merveilleux. Nous avons vu au bout d'une année de dressage des chevaux très droits, bien appuyés sur la main, obéissants aux jambes, sautant franchement les obstacles les plus usuels, donner les changements de pieds, non sur des déplacements d'assiette grotesques du cavalier, mais sur le changement du placer et à la simple indication de la jambe.

Il est de bon ton depuis 1870 de porter aux nues les progrès obtenus dans les autres armes et de tomber cette pauvre cavalerie française. Oh ! vous disent les germanophiles, allez voir les escadrons allemands ; voilà des cavaliers finis. Il y a là, croyons-nous, une forte exagération ; pas plus que nous ils n'ont su faire dire papa et maman à leurs coursiers et il nous semble probable que le jour où le besoin s'en fera sentir nous leur travaillerons les côtes aussi adroitement et aussi vigoureusement qu'ils pourront nous le faire.

Nous avons laissé nos hommes chargés de leurs gamelles,

s'apprêter à restaurer leurs forces. Voulez-vous, ami lecteur, venir avec nous faire un petit tour à la cuisine (page 50) ; vous y verrez des choses fort curieuses ; vous-mêmes, belles dames qui nous faites l'honneur de nous suivre dans cette esquisse de la vie militaire, n'ayez crainte de tacher vos élégants jupons ; quelle que soit la recherche de votre cordon bleu, nous pouvons vous garantir que sa cuisine est moins bien tenue que celle d'un escadron. Tout y est d'une propreté méticuleuse, et de l'écumoir à la dernière gamelle, tout y est reluisant et astiqué à fond. Les menus, quoique variés, tournent dans un cercle assez restreint, vu les ressources dont disposent les ordinaires : Trois cents grammes de viande et sept cent cinquante grammes de pain par jour et par homme, plus vingt-deux centimes prélevés sur les trente que la France dans sa grandeur d'âme accorde à ses défenseurs et qui servent à l'achat de la graisse, des légumes, des épices, etc., etc.

Grâce à des marchés passés intelligemment avec des fournisseurs, la ration de viande peut presque toujours être portée à trois cent cinquante grammes et la quantité de légumes secs ou frais est largement suffisante.

Généralement le matin la gamelle est remplie d'une bonne soupe au bœuf, agrémentée de pommes de terre, choux, carottes, haricots : le soir on fait des ratas exquis. Gourmands nos très chers frères, procurez-vous une gamelle de ce rata et vous nous en direz des nouvelles. On s'est beaucoup occupé dans ces dernières années d'augmenter le bien-être du soldat au point de vue de la nourriture. Une des principales améliorations est la construction de fours spéciaux qui permettent de donner des rôtis vraiment très bons. Certains esprits chagrins parlent toujours de la mauvaise qualité de la viande ; des précautions minutieuses sont prises pour assurer l'inspection de cette partie de l'alimentation.



LA VOLTIGE EN ARMES (page 45).

— Quoique estampillée à l'abattoir par un vétérinaire, la viande en entrant au quartier subit la contre-visite d'un capitaine commandant, du médecin et du vétérinaire.

Il semble difficile, pour ne pas dire impossible, que dans de telles conditions les viandes livrées à la consommation proviennent de bêtes malades ou en mauvais état. Du reste dans beaucoup de localités on a établi des boucheries exclusivement militaires. Les bêtes achetées par des commissions *ad hoc*, sont abattues, dépecées et détaillées par des équipes d'ouvriers militaires. On a pu par ce moyen fournir à des prix de revient très inférieurs des viandes dont la qualité ne laisse rien à désirer en y ajoutant cet avantage très sérieux que la bête étant entière, les ordinaires profitent des morceaux de choix comme le filet et les côtes. Nous ne sommes plus, Dieu merci, à l'époque de la boule de son et des vaches à trouper ; interrogez vous-même les soldats, et tous ceux qui sont de bonne foi reconnaîtront que la nourriture est saine, bien préparée et abondante.

Après avoir mangé sa soupe, le cavalier se repose tranquillement, devisant avec ses camarades, jusqu'à ce que vienne l'heure de seller pour se rendre au travail à cheval (pages 42 et 43). A l'époque où nous sommes, c'est à midi que l'on rompt du quartier, profitant ainsi des heures les plus agréables de la journée. N'oublions pas qu'aux termes d'une des dernières circulaires du général Mercier pendant son passage au ministère de la guerre, nos recrues doivent être mobilisables, c'est-à-dire prêts à faire leur partie au grand concert le 1^{er} avril. — Ils sont arrivés le 15 novembre, cela fait donc quatre mois et demi qu'ils sont sous les drapeaux, ou mieux en défilant les dimanches, jours de fêtes, jours de repos (une fois par semaine), ils ont pu travailler pendant quatre-vingts journées environ. Leur apprendre à se tenir en selle, puis à se servir du cheval, à manier leurs armes, tout cela dans des conditions moyennes ne serait rien s'il n'y avait le service en campagne.

La plupart du temps, on y consacre deux journées par semaine, et franchement ce n'est pas trop quand on songe à ce qu'il faut mettre dans la tête de l'homme. Etude du terrain, dénomination de tout ce qui s'y trouve, orientation et enfin marche raisonnée d'une patrouille. Cela semble tout simple à première vue et cependant l'on ne saurait croire les difficultés de tout genre qu'il faut surmonter. Une branche de cette instruction demande de longs efforts : la transmission des dépê-

ches. L'homme chargé de porter un ordre ou un renseignement abandonné complètement à lui-même, obligé souvent de chercher au Sud une personne dont on lui a indiqué la présence au Nord, doit faire preuve de décision et de flair. A l'instruction, l'on appuie fortement sur cette partie et l'on peut dire, sans être taxé d'exagération, que les résultats obtenus sont très satisfaisants. Mais revenons au travail du terrain de manœuvres. Chaque fois qu'il est suffisamment éloigné du quartier, on en profite pour faire partir isolément les cavaliers et pour leur désigner autant que possible des itinéraires différents. L'avantage est d'habituer les chevaux à se passer du voisinage de leurs congénères, auquel certains de ces quadrupèdes, ceux provenant de la Normandie surtout, tiennent d'une manière inouïe. Les allures ne doivent jamais dépasser les vitesses prescrites par le règlement et cet exercice, tout en servant aux montures, profite aussi aux cavaliers.

Aussitôt arrivés sur le terrain, tout de suite pied à terre, visite des pieds du cheval, du harnachement et mise en place de tout ce que la route a pu déranger ; puis chacun commence le travail que lui indique le capitaine commandant.

Les uns sur de petits carrés (quatre-vingt-dix mètres de long sur trente de large), prennent une leçon d'équitation tout en essayant de mettre en pratique, à cheval (pages 42 et 43), les leçons de l'emploi du sabre qu'on leur a données à pied. Ici, le mannequin dont on se sert est d'un modèle unique ; il se compose d'une tête mobile placée sur le sommet d'un chandelier et qui remonte toute seule par l'effet d'un contre-poids. A la difficulté, pour le cavalier, d'atteindre ce but et de le frapper comme on le lui a indiqué, se joint souvent le mauvais vouloir du cheval, qui, effrayé de cet appareil, se refuse obstinément à passer auprès, (page 45).

Le cheval normand, généralement sur l'œil, est encore celui qui apporte le plus de mauvaise volonté à cet exercice. Avec de la patience et de bons traitements on en vient à bout, mais quelquefois, très rarement fort heureusement, les caresses, les encouragements de la voix et des jambes rien n'y fait et il faut absolument y renoncer.

D'autres exécutent le travail sur des grandes lignes (rectangles de deux à trois cents mètres de long sur cent de large) et y apprennent, avec les allures réglementaires, à marcher isolément, puis par deux et par quatre. La voix des instructeurs ne pouvant

porter à des distances aussi grandes, c'est au sifflet que l'on commande les mouvements.

Après un repos de quelques minutes, les pelotons se reforment et, sous la direction de leurs officiers respectifs, commencent ou poursuivent, pendant la deuxième partie du travail, l'école de peloton. Cette école a pour but d'apprendre au cavalier à se comporter dans le rang et de lui inculquer les différents mouvements auxquels il sera appelé à coopérer. L'école du peloton est la véritable école des hommes de troupe, brigadiers et sous-officiers; l'école d'escadron est l'école des lieutenants et sous-lieutenants; l'école de régiment est l'école des capitaines commandants; tant qu'aux évolutions de brigade, c'est l'école de tout le monde.

Chaque jour, avant de quitter le terrain de manœuvre, on fait franchir aux hommes les obstacles que le capitaine instructeur entretient dans un coin avec un soin jaloux. Nouveau tra-

vail, nouvelle instruction, nouvelle méthode. Ces obstacles se composent la plupart du temps de deux sauts en hauteur séparés par un saut en largeur. Au point où nous en sommes, l'homme de recrue placé à cheval a à peu près le fond de la selle, et avec l'aide de ses étriers, peut à la rigueur se servir de son sabre. Le saut d'obstacles, en lui donnant l'aplomb qui lui manque, perfectionnera son instruction et, en lui permettant de considérer d'un œil de mépris les difficultés du terrain dont est semée la campagne, le mettra à même de remplir tous les rôles isolés auxquels la diversité des circonstances pourra l'appeler.

Si, plus haut, quand il s'est agi du dressage, nous avons critiqué l'école qui propose l'éducation des jeunes chevaux par les recrues, ici notre thèse est encore bien plus vraie, et personne n'osera nier que des chevaux droits et sûrs à l'obstacle soient d'un grand appoint pour cette instruction.

Demandez à tel gentleman dont les multiples succès en



EXERCICE DU SABRE (page 45).

steeples et aux concours hippiques ont affirmé la monte savante et vigoureuse, comment il a commencé sur l'obstacle, et, à n'en pas douter, il vous répondra que c'est avec un bon cheval, bien droit, bien franc, très adroit et qui, somme toute, lui a appris son métier, et, en le lui enseignant sans accident, lui a donné le goût et la confiance de continuer; c'est là avant tout qu'il faut tendre avec nos hommes. L'obstacle a quelque chose d'anormal et d'imprévu qui les effraie dans le principe; le moral rejaillit sur le physique et, bien loin avant l'obstacle, le cavalier convaincu que dans ce saut-là il va se passer quelque chose d'extraordinaire, change sa position, se contracte, perd son assiette, en un mot, fait tout ce qu'il faut pour amener sa chute. Cette chute a souvent de fâcheux effets, non seulement sur le cavalier lui-même, qui peut se faire mal en tombant ou recevoir un coup de pied de sa monture, mais aussi sur ses camarades qui, rangés auprès des obstacles, les lui regardent franchir et contemplent d'un œil navré le pauvre bleu qui se ramasse. Nécessité donc de commencer ce travail tranquillement, méthodiquement, sans hâte et en évitant autant que possible tout accident et même toute chute. Un bon moyen est de faire vibrer la corde de l'amour-propre, et c'est un des moments de la vie militaire où le capitaine commandant et les officiers de l'escadron doivent joindre l'exemple au principe; à eux aussi incombe la répartition des chevaux aux hommes pour éviter tout accident qui pourrait entraver la marche rapide de cette partie de l'instruction dans l'escadron. Les obstacles en hauteur alternant avec les obstacles en largeur, on peut expliquer du même coup aux cavaliers la façon de se comporter vis-à-vis des obstacles qu'il a à franchir dans la campagne.

Le cheval de troupe ne brillant pas par le sang, n'a rien des allures des chevaux que l'on voit journellement galoper sur les hippodromes et ne peut en aucune manière sauter comme eux à la même allure tous les obstacles qu'il rencontre. Plus lourd par sa conformation, n'ayant pas, comme les chevaux de pur sang, subi un entraînement raisonné, portant un poids énorme, il faut lui permettre de rassembler ses forces à un galop moyen pour franchir haies, murs et barrières, puis on le détend pendant une quarantaine de mètres à une allure plus rapide pour lui permettre de sauter les douves et les fossés. Voilà ce qu'il nous faut apprendre aux recrues indépendamment de la position qu'ils doivent prendre et garder, aussi bien dans le saut en hauteur que dans le saut en largeur. Aussi, à partir du 15 mars et chaque fois que cela peut s'exécuter sans danger pour les boulets des chevaux, le capitaine commandant fait-il, sous sa propre surveillance, franchir les obstacles avant de quitter le terrain.

Pourquoi à ce moment-là? nous direz-vous; parce que le cheval, animal doué d'une merveilleuse mémoire, se rappellera parfaitement qu'aussitôt cette corvée terminée il reprend le chemin de l'écurie; il s'y emploiera donc très volontiers.

Le saut terminé, les cavaliers quittent le terrain isolément, comme ils y sont venus, et reprennent la route du quartier. Une fois rentrés, ils se hâtent de desseller leurs chevaux et de revêtir leurs vêtements de toile pour se remettre au pansage.

Le matin il n'y a eu qu'un léger bouchonnage, à peine un coup de brosse; le soir, ce sont de longs et minutieux soins de propreté sous l'œil vigilant des gradés. Puis au pansage succède le repas des chevaux et des hommes, et jusqu'au moment où le trompette de garde sonnera l'appel du soir, le cavalier est libre de songer au nettoyage de son harnachement, de ses armes et de ses effets.

Trois fois par semaine, alors que le pansage fini, le simple cavalier ne songe qu'à prendre un repos bien gagné par une journée de labeur, les gradés remontent à cheval et vont travailler sous la direction immédiate du capitaine commandant (page 46).

Aux termes du règlement, ce dernier est absolument responsable de l'instruction de son escadron et de la façon dont elle est donnée. C'est pour lui une question de vie ou de mort: c'est là-dessus qu'il sera jugé, et de sa plus ou moins grande réussite dépendra la rapidité de son avancement. Aussi a-t-il soin d'expliquer lui-même à ses gradés, qui sont ses porte-paroles, les minuties de l'instruction et la progression qu'il entend voir suivre.

Chaque semaine il consacre une séance à l'étude appliquée du règlement proprement dit, une au service en campagne et enfin une à l'équitation. Les progrès sont rapides, et on peut dire qu'actuellement les cadres inférieurs de la cavalerie française sont tout à fait à hauteur de leur mission.

Laissons maintenant hommes et gradés se livrer au repos en attendant qu'une bonne nuit les remette de leurs fatigues et leur donne de nouvelles forces pour recommencer demain ce qu'ils ont fait aujourd'hui et disons quelques mots, avant de terminer, de la façon dont sont administrés les escadrons.

Inutile de revenir sur la nourriture, nous nous y sommes suffisamment arrêtés. Voyons la façon dont les hommes sont couchés puis nous passerons à l'habillement. L'Etat a passé un marché avec une Compagnie dite des Lits Militaires, représentée dans chaque garnison par un agent que le soldat, dans son langage pittoresque, a, depuis de longues années, qualifié « marchand de puces. » Grâce à une redevance annuelle, chaque homme a droit à une couchette, soit complètement en fer soit moitié fer, moitié en planches, surmontée d'une pailleasse, d'un matelas et d'un traversin en laine.

De plus, deux draps et une couverture de laine à laquelle s'ajoute, en hiver, un couvre-pieds de même étoffe. Parfait, nous direz-vous, tout cela, en théorie, mais en réalité, en quel état sont ces effets de literie ? En fort bon état, cher lecteur, et pour cause : Le capitaine commandant de nos jours n'est plus celui d'avant l'Année terrible, il a compris la lourde responsabilité qu'il assume, et s'il fréquente moins les cafés, en revanche, il connaît mieux son métier et s'en occupe davantage.

Travaillant du matin au soir avec ses hommes, il se rend compte que pour beaucoup en obtenir il faut qu'ils soient bien traités, bien soignés, bien nourris et bien couchés. Il y veille lui-même et se montre extrêmement sévère sur le chapitre du couchage. Les couvertures et couvre-pieds doivent, pour être chauds, peser un poids déterminé; dès que, par suite d'usure, cette limite est dépassée, ils sont impitoyablement refusés.

Vienne à se déclarer dans une chambre un cas de maladie contagieuse, aussitôt les pailles de paillasse du malade et ses voisins sont brûlés, le reste de la literie envoyé à l'hôpital pour y être désinfecté à l'étuve et les emplacements des lits injectés par les soins du docteur d'une solution de gresyl. Chaque mois, les draps sont changés très exactement.

Depuis que M. Pasteur a découvert la théorie microbienne on a dans les quartiers déclaré une guerre acharnée à ces animalcules. Douches de propreté chaque semaine; blanchiment et goudronnage perpétuel des chambres; aération jour et nuit des locaux occupés par les hommes, enfin, filtres système Pasteur; rien n'est épargné pour la santé du troupier. S'en trouve-t-elle bien, au moins, nous direz-vous ? Ça, c'est autre chose, et il est à craindre que toutes ces précautions soient souvent illusoires. L'eau distillée par les filtres en sort à une température assez élevée et malgré tous les efforts tentés, même les punitions, il est presque impossible d'empêcher les hommes de s'abreuver aux fontaines où l'eau est plus fraîche, fontaines qu'on est obligé de laisser ouvertes pour les soins de propreté et de blanchissage de certains effets. Il est vrai que des échantillons d'eau puisés séparément aux fontaines et aux filtres ont donné à l'analyse des quantités de microbes tellement identiques qu'on s'est demandé si un mauvais plaisant n'avait pas mélangé le tout. Nous tenons ici à rendre un hommage public au corps de santé militaire et après les attaques injustes dont il a été l'objet pendant le dernier hiver, nous sommes heureux de pouvoir proclamer bien haut le dévouement dont il fait preuve sans cesse. Depuis bientôt vingt ans nous l'avons suivi en France, aux colonies, en temps d'épidémies et sous les balles et partout nous l'avons toujours trouvé au-dessus de tout éloge. Puisse notre témoignage bien impartial, les consoler des calomnies ineptes qu'on a déversées sur eux.

Encore quelques lignes sur l'habillement et notre tâche sera terminée. Avant toutes choses nous tenons à dissiper une erreur qui, s'étant glissée dans certain milieu s'est beaucoup plus répandue qu'on ne saurait le croire. Que l'officier français serve dans l'état-major, le génie, l'artillerie, l'infanterie ou la cavalerie;

qu'il soit généralissime ou simple sous-lieutenant, l'Etat ne lui fournit absolument rien, ni de son habillement, ni de son équipement, ni de son armement. Seuls, les officiers originaires des écoles de Saint-Maixent, Versailles et Saumur touchent le jour où ils sont nommés sous-lieutenants une première mise en rapport avec l'arme dans laquelle ils sont versés. Cette première somme d'argent inconnue aux Saint-Cyriens doit les aider à se procurer tout ce qui peut leur être utile. Ceci dit afin que nul n'en ignore, revenons à l'habillement de la troupe. L'Etat alloue pour chaque homme de la cavalerie une prime journalière d'entretien de trente centimes : c'est au moyen de cette allocation que le capitaine commandant doit les habiller de la tête aux pieds, vêtements de dessus, vêtements de dessous et pourvoir au remplacement de ceux-ci quand de bons et loyaux services les réduisent à l'état de loques piteuses.

Jusqu'ici nous vous avons présenté un capitaine commandant instructeur donnant des leçons d'équitation, s'occupant de l'hygiène de ses hommes; permettez-nous, cher lecteur, de vous le présenter maintenant bottier, tailleur, sellier et armurier. La fable antique nous parlait d'un certain Monsieur Protée, qui se faisait un malin plaisir de se montrer toutes les cinq minutes sous un aspect absolument différent; nous vous demandons franchement si le poète n'a pas voulu sous cette figure allégorique personifier le capitaine commandant actuel. Voyez-le dans son magasin faisant essayer les effets et montrant au tailleur un col ou une manche à rectifier, et peut-être comme nous, vous demanderez-vous, si c'est bien le même homme qui, hier, faisait une théorie pratique à ses cadres sur la marche d'une pointe d'avant-garde et qui, il y a deux heures, carrément assis dans sa selle, la main légère, les jambes près, montrait à ses hommes comment on passe les obstacles. Dans ce fameux magasin, où il semble aussi à son aise que, le sabre à la main, devant son escadron, d'un côté, les effets de linge et de drap destinés au remplacement journalier, de l'autre, la collection de guerre (page 50). La collection de guerre voilà un grand mot lâché et nous croyons voir beaucoup d'yeux s'ouvrir démesurément en se demandant ce que cela peut bien être : c'est la réunion des effets de drap et de toile destinés à l'homme et à sa monture et qui, le jour de la mobilisation trouve sa place soit sur le dos du cavalier, soit sur celui du cheval. Neufs, ou tout au moins de qualité très bonne, les vêtements ajustés, autant que faire se peut, à la taille de l'homme mais sans y rien couper, sont étiquetés, rangés par peloton, bourrés de camphre et de poudre Vicat : ils attendent ainsi mélancoliquement le jour de la bataille ou que l'arrivée d'une nouvelle classe de recrues en les changeant d'affectation leur permette de voir bien le soleil.

Nous ne savons, cher lecteur, si cet aperçu de la vie militaire aura été de votre goût, accordez-lui au moins le mérite de la plus entière franchise et dites-vous bien qu'il est absolument dépouillé de toute exagération. Telle nous vous l'avons montrée, telle elle est avec de bien légères variantes suivant les saisons.



TRAVAIL DES GRADÉS (page 45).

Croyez-nous, ne prêtez pas l'oreille aux insinuations de ces esprits moroses qui n'ont d'applaudissements que pour ce qui se passe au delà de la frontière.

La cavalerie française travaille avec suite, avec courage, avec entrain, elle est à hauteur de sa mission. Vienne le jour où la Patrie aura besoin d'elle, elle montrera ce qu'elle peut et plutôt

que de reculer, comme ses devanciers à Montereau, elle débri-dera ses chevaux, et si les grands cavaliers du premier Empire dorment sous leurs lauriers, elle sera digne d'eux et saura en cueillir à son tour.

DE LÉOGNAN.

SAINT-GEORGES

À l'occasion d'une fête à l'École de Saumur

O saint Georges, patron des cavaliers hardis,
Paladin de seize ans, héros terrible et juste,
Toi, qui, la lance au poing, sur ton cheval robuste,
Veilles, cuirassé d'or, au seuil du Paradis!

Il sied, quand on invoque un saint au front sévère,
De s'incliner dans l'ombre et de baisser les yeux;
Nous, sûrs de mieux te plaire et de t'honorer mieux,
Nous tirons notre sabre et levons notre verre.

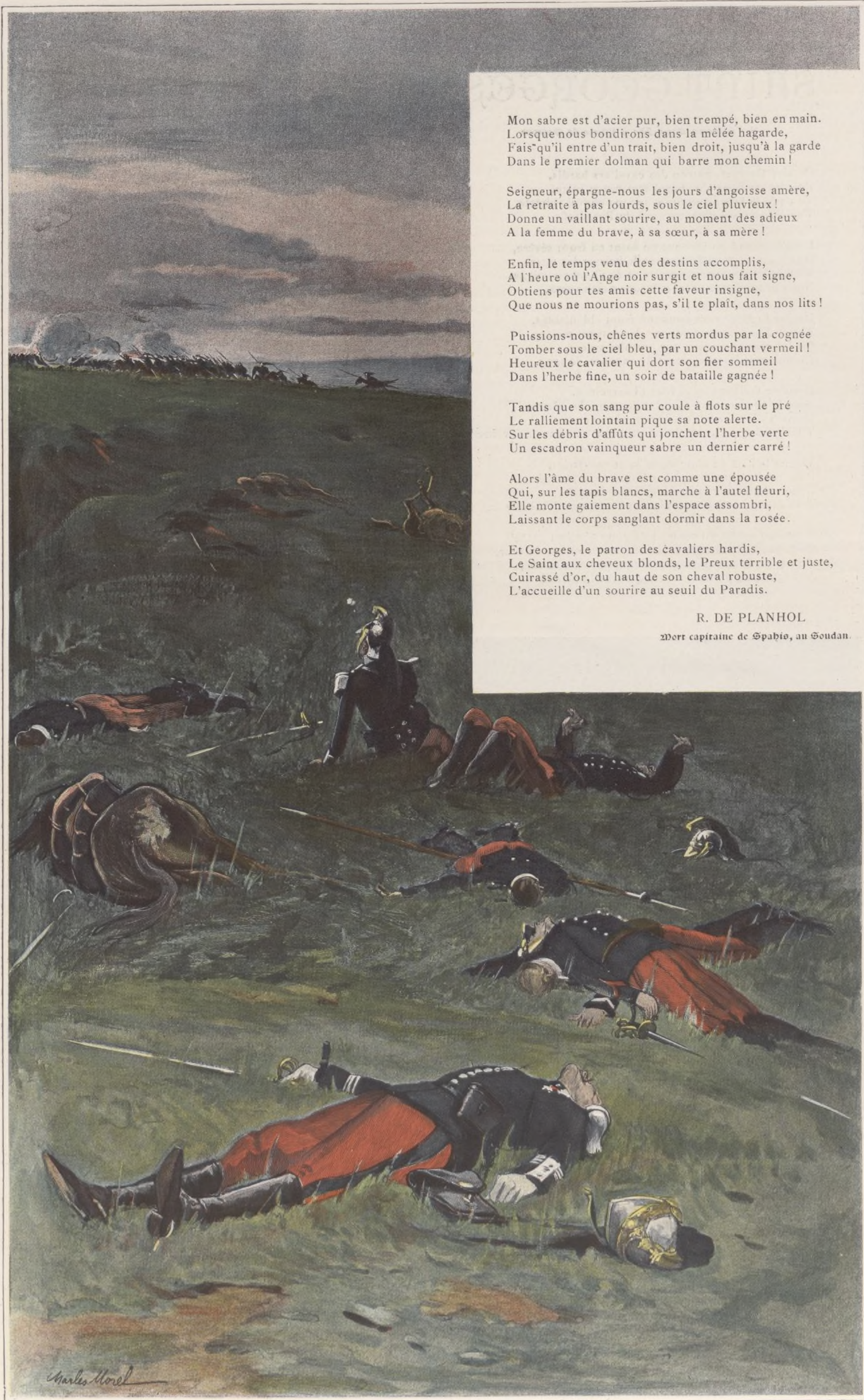
Daigne incliner vers nous ton front éblouissant,
Aujourd'hui, comme au jour des futures mêlées,
Où les canons d'acier, par brutales volées,
Ébranleront les airs pleins de vapeurs de sang.

Nous ne t'offrons ici ni lilas ni verveines,
Mais la chanson de France et l'entrain des aïeux;
Demain : le sacrifice obscur et, si tu veux,
Tout le sang jeune et chaud qu'ils ont mis dans nos veines.

Vienne le jour du choc superbe et meurtrier,
Dans quelque pré fleuri des bords de la Moselle...
...Le colonel se tourne à demi sur sa selle,
Très calme : « Sabre au clair et chaussons l'étrier! »

Donne au soldat du cœur et du coup d'œil au guide
Pour que nous chargions droit, par escadrons en mur,
Fais que nos bons chevaux, d'un galop vite et sûr,
Allongent, en prenant leur appui sur la bride!





Mon sabre est d'acier pur, bien trempé, bien en main.
Lorsque nous bondirons dans la mêlée hagarde,
Fais qu'il entre d'un trait, bien droit, jusqu'à la garde
Dans le premier dolman qui barre mon chemin !

Seigneur, épargne-nous les jours d'angoisse amère,
La retraite à pas lourds, sous le ciel pluvieux !
Donne un vaillant sourire, au moment des adieux
A la femme du brave, à sa sœur, à sa mère !

Enfin, le temps venu des destins accomplis,
A l'heure où l'Ange noir surgit et nous fait signe,
Obtiens pour tes amis cette faveur insigne,
Que nous ne mourions pas, s'il te plaît, dans nos lits !

Puissions-nous, chênes verts mordus par la cognée
Tomber sous le ciel bleu, par un couchant vermeil !
Heureux le cavalier qui dort son fier sommeil
Dans l'herbe fine, un soir de bataille gagnée !

Tandis que son sang pur coule à flots sur le pré
Le ralliement lointain pique sa note alerte.
Sur les débris d'affûts qui jonchent l'herbe verte
Un escadron vainqueur sabre un dernier carré !

Alors l'âme du brave est comme une épousée
Qui, sur les tapis blancs, marche à l'autel fleuri,
Elle monte gaïement dans l'espace assombri,
Laisant le corps sanglant dormir dans la rosée.

Et Georges, le patron des cavaliers hardis,
Le Saint aux cheveux blonds, le Preux terrible et juste,
Cuirassé d'or, du haut de son cheval robuste,
L'accueille d'un sourire au seuil du Paradis.

R. DE PLANHOL

Mort capitaine de Spahis, au Soudan.

ROUFFET



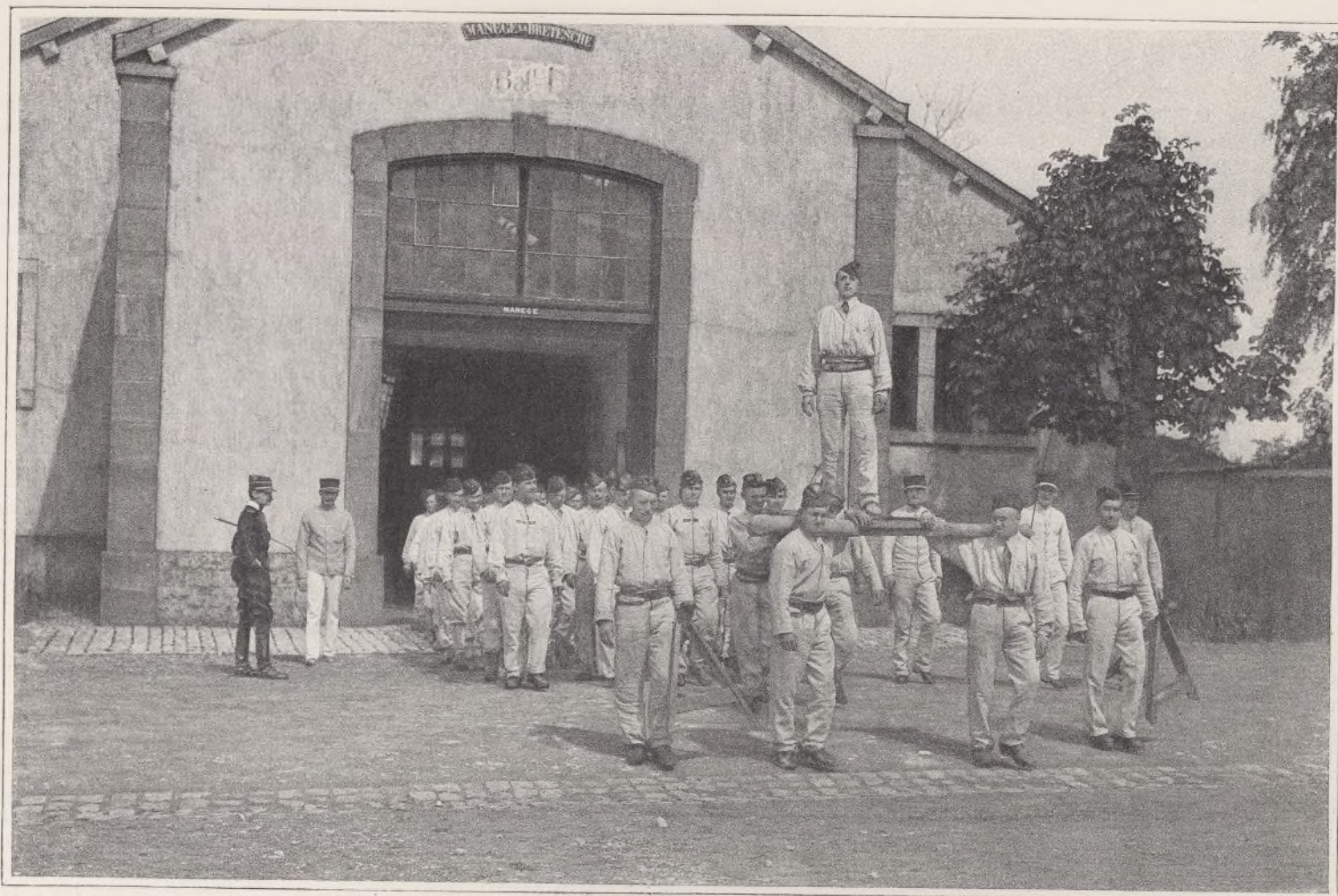
[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1896 by Rouffet, Valadon & Co.

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

Typographe BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1896.



LA SORTIE DU MANÈGE (page 43).

LA JOURNÉE D'UN TRAINEUR DE SABRE

PAR RENÉ VOLVIC

Mon lieutenant! Il est cinq heures! »
Cinq heures! Nuit noire. Le soleil qui, lui, n'est pas de semaine, n'apparaîtra, s'il se lève, que dans trois ou quatre heures. J'imagine qu'il doit faire très froid et mon lit est excellent. Je risque un bras dehors... brou! Oh, non! Vraiment, ça pince trop; le pansage ne commence qu'à six heures: je reste.

Demi-sommeil! Demi-rêve! Un délicieux mélange d'un tout petit peu de lucidité dans une atmosphère irréelle.

Au-dessous de moi, mon écurie s'éveille. Mes chevaux s'ébrouent et se secouent. Régine lance contre les parois de son box deux fers retentissants; Criquette, plus douce, hennit pour réclamer son premier déjeuner, et mon grand lourdaud de Glégor ne se laisse pas troubler par les rumeurs naissantes. Comme son maître en ses draps, il demeure sur sa litière le plus longtemps qu'il peut.

Au pied de mon lit, Spleen, mon bon toutou, a repris son somme interrompu. Pas de service qu'il ne pour ce gaillard-là. Sa vie se résume en deux mots: manger, dormir. Un vrai philosophe, mais un philosophe affectueux et caressant.

Cependant l'heure a marché: j'ai entendu Glégor se redresser sous l'insulte de mon ordonnance — le fidèle Claudius — qui lui marque son mépris en l'appelant « vieux cuir! » Il doit être sellé, il m'attend, et voici dans l'escalier un pas lourd qui vient me rappeler à la réalité.

Du lit au tub, du tub à la cuvette, rapides et sommaires immersions dans l'eau glacée; ma culotte, mes bottes, me voici

prêt. Cinq minutes ont suffi. Deux boutons ont sauté, le tirant de ma botte a cédé; mais il n'est pas encore six heures et déjà je m'engouffre dans l'escalier en boutonnant ma pelisse.

« Mon lieutenant, ça a gelé fort et ça glisse. »

Voilà qui m'est égal, par exemple: Glégor est un vieux routier et ses fers sont munis de crampons.

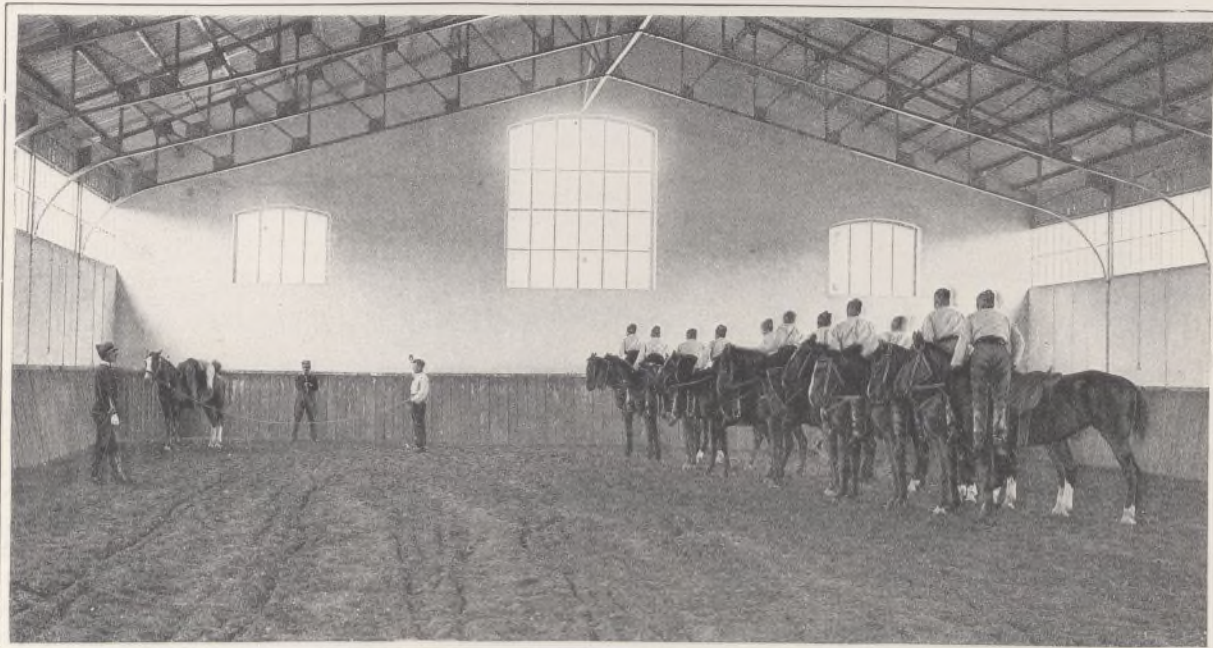
Nos écuries sont fort éloignées du quartier scindé en plusieurs tronçons éparpillés dans le bourg où je tiens garnison. Nos hommes ne s'en plaignent pas et tout le poids d'un paquetage semble léger à leurs robustes épaules s'ils croisent en chemin quelque minois rieur sous un bonnet coquet tout prêt à s'envoler. Bon! Malgré la tiédeur de mon lit, j'arrive le premier, et ce grondement lointain qui s'enfle et grandit peu à peu annonce la corvée qui s'ébranle. Bonnes gens aux volets bien clos, dormez en paix! Point de cauchemars! Ce sont cinquante

hussards, cinquante de ces petits hussards, si menus, si légers; cinquante, pas davantage, qui, galoches aux pieds, sur la neige tassée, s'en vont dans la nuit à la corvée matinale.

Les voici, s'éparpillant dans les travées, pénétrant dans les stalles, sous la douce clarté de trois fumerons ter-

nes, bâillant, toussant, s'étirant et soufflant dans leurs doigts.

« Mon lieutenant, rien de nouveau (tout compte rendu militaire commence ainsi, invariablement). Sauf que Tradition s'est embarrée. Elle ne peut pas s'endurer à côté de Tuberculose. Puis Tournai a cassé son licol et Décrépitude a reçu deux coups de pied de Linotte. C'est malicieux en diable, cette



MISE A CHEVAL DES RECRUES (page 49).

vieille Linotte, et ça n'a pas pour deux sous de ressort. Il y a bien aussi Tribord et Lutine qui n'ont pas mangé leur avoine. Et encore six hommes malades; c'est le froid.

— Deux de plus qu'hier. Lesquels ?

— C'est Camus, rapport ses écorchures. Vrai, il est douillet pire qu'une demoiselle.

C'est comme qui dirait une chiffé; puis Legris, qui est tombé hier dans l'escalier; alors il s'est plaint, n'est-ce pas? et puis ce matin, quand il a vu que ça pinçait, il s'est fait porter malade.

Et le rendu compte continue, fait de petites questions et de réponses alambiquées. — Chapuzard, mon maréchal des logis, est un orateur prolix. Les menus faits, les minuscules incidents, les plus infimes détails me sont ainsi longuement rapportés pendant qu'en frappant du pied j'arpente les travées.

Les hommes, autour de moi, vont, viennent, pressés, affairés, soulevant la litière, écartant les crottins, maniant la brosse et l'époussette, le tout d'ailleurs dans la plus parfaite obscurité. Je suis passé. Tout se calme, tout s'apaise. Et, pendant une heure, les mêmes alternances se succèdent: fébrile activité ou paresseuse somnolence, au milieu des jurons assourdis des brigadiers, dans cette atmosphère d'âcres senteurs où les éternels rendu compte de mon sous-officier bercent doucement ma pensée distraite.

La corvée tire à sa fin. Le foin au râtelier, un peu d'avoine dans les mangeoires, un dernier coup de balai dans l'allée, et chacun court à de nouvelles occupations. L'escadron se divise. Chaque peloton a un travail différent. Il est sept heures à peine. « Amenez-moi Glégor, les manèges sont libres, nous allons travailler un peu. »

Glégor est un honnête serviteur, à la croupe puissante, d'aspect honorable, mais point brillant; vrai cheval de corvée, le seul qui, malgré la neige, les cailloux ou le sol durci, puisse impunément galoper et manger du kilomètre. Pas de tendons fragiles! pas de boulets délicats! pas de pieds chatouilleux! Mais son rôle ne se borne pas à ce service de « bonne à tout faire »; il a débuté l'andernier à l'Hippique, et j'ai quelque foi en la puissance de ses jarrets. Nous travaillons cela de loin. Le caractère est bon, l'esprit timide. Ce solide montagnard s'effarouche un peu des ombrelles voyantes et des toilettes claires. D'autres fois, il s'absorbe tant en son admiration qu'il oublie l'obstacle devant lui et... patatras... barre, cheval, cavalier vont joncher le sol comme feuilles en automne.

D'abord un temps de galop, rênes au cou; quelques voltes. Allons, la barre est prête!

Parfois, je lui joue de vilains tours. Il arrive: d'un coup d'œil il a mesuré la hauteur de l'obstacle, réglé ses battues, calculé son élan. Il part. Crac! Le garde-manège, bien stylé, soulève brusquement la barre, et mon pauvre Glégor, tout honteux, a frôlé l'obstacle. On ne l'y prend pas deux fois. Et le travail

continue: la barre monte, descend, remonte; sa hauteur varie chaque fois. Un mot dit en passant au garde-manège et Glégor enjambel l'obstacle, rasant le sol, ou bien, pour le franchir, doit s'enlever d'un vigoureux effort. La séance est bonne, ce matin. Glégor, très sage, regarde et calcule bien. Pied à terre! Détends ton encolurelasse, mon vieux, et flâne un moment, reniflant aux coins du manège ces énormes tas de sciure et de litière broyée et mêlée de crottins où ton avidité cherche en vain un brin de paille. Une légère buée t'enveloppe de bleus pâlis tandis qu'un jour blafard s'unit à la jaune clarté du gaz et dessine



LA CUISINE (page 44).

ques fantastiques que le gel a fixées.

Bientôt huit heures! Le garde-manège entr'ouvre la porte massive et son regard fouille au loin la rue qui s'éveille. Voici, là-bas, mes hommes qui, un à un, sortent des écuries, traînant leur cheval par la bride.

Une vingtaine de recrues sont réunies; deux brigadiers et quelques anciens comme moniteurs, tout une grande reprise défile devant moi et pénètre dans le manège. Un cheval que le froid a réveillé saute, et le « bleu » qui le tient n'est pas rassuré. Le lourdaud qui le suit semble, à chaque pas, soulever un monde entier attaché à ses éperons et celui-ci, excorié sans doute, se traîne piteusement, les jambes raides et écartées, le rein ployé en

avant, l'air miséreux, souffreteux, douloureux, avec — en passant devant moi — un regard touchant de victime à son bourreau. Tout s'entasse, silencieusement rangé sur la ligne médiane et, peu à peu, s'immobilise. Chapuzard, le dernier arrive: — « Rien de nouveau, mon lieutenant, seulement... » (Vous connaissez l'antienne). Et pendant qu'il bredouille son interminable récitatif, lentement, je passe devant le rang, non point pour vérifier encore ces détails de tenue qu'un œil vigilant a déjà contrôlés, mais pour reprendre ce que j'appelle « mes galons ». Rencontrer les yeux de tout ce monde effaré et vaguement inquiet; faire que ce trembleur surprenne dans



LE MAGASIN DE GUERRE (page 46).

mon regard un peu de la pitié qu'il m'inspire; que cet autre, loustic et mauvaise tête, mesure la volonté ferme, l'autorité inflexible qui l'étreindra un jour, s'il quitte le droit chemin; permettre à tous enfin de lire en moi le sentiment d'intimité

affectueuse qui nous unit, la camaraderie déferente ou réservée qui nous associera dans l'effort, dans le travail et peut-être aussi dans le danger.

Cependant Chapuzard, dans un coin, a fait déculotter l'éclopé dont la démarche difficile m'avait frappé tout à l'heure.

Sérieux comme un docteur de Molière, Chapuzard examine : « C'est bien rien que ça ! Avec de l'eau claire et du temps, ça s'en ira tout seul. C'est pas seulement large comme un écu. Allons, à cheval ! »

En vain, d'un gros doigt qui tremble, le bleu indique là et



LE MANNEQUIN ROULANT (page 43).

là, puis là encore, les plaies que Chapuzard dédaigne. Le docteur improvisé « ne veut rien savoir ». Alors le client redresse son échine ployée et son regard vient vers moi et supplie.

« Allons, lourdaud ! rentre ton cheval à l'écurie et reviens, à pied, assister à la reprise. »

Je vous assure que ce pataud y mettra du sien demain.

Mes bleus ont deux mois de service. Nous pouvons trotter et galoper ; nous entamons les règles de conduite et, comme récompense, nous sautons un peu, ce qui occasionne de nombreuses chutes, dont s'amuse la galerie. Celui qui roule rit bien un peu jaune, couleur du sol où il a imprimé son sourire ; mais ainsi se vérifie la théorie favorite de mon ancien écuyer, énumérant les diverses manières de sauter : Primo, le cavalier passe la barre et le cheval pas, ou bien le cheval passe et le cavalier pas ; quelquefois, ajoutait-il, il arrive que tous deux parviennent presque ensemble de l'autre côté.

La reprise continue : commandements, conseils, observations, tout cela sans répit et sans trêve, avec une seule idée : réchauffer mes gaillards, les animer et substituer à leur engourdissement initial un peu d'activité et d'entrain. Au début, tout mon monde dormait à demi ; maintenant toutes ces bonnes larges figures ont le feu aux joues et des yeux qui brillent. Quelques-uns geignent bien tout bas, mais un mot les remonte et tout cela vit d'une vie intense et chaude, tout cela se laisse aller d'un mouvement souple et confiant.

Confiant ? hum ! hum ! je parlais trop tôt. Voici, là-bas, Absurdité qui s'énervé, et son cavalier n'est pas fier. Genoux remontés, talons aux flancs de sa monture, les mains au pommeau, la tête aux épaules et la crainte au cœur : c'est la position préparatoire des culbutes. Bon ! le voilà parti ! Absurdité a quitté la piste. Elle allonge, le nez aux étoiles, la bouche folle. — « Assis ! assis ! et laisse tes jambes tranquilles, maladroit ! Pas

de saccades ! Mais regardez donc cet emplâtre ! Le corps en arrière ! Oh ! mon ami, si ta payse te voyait ! » Allons, ça y est. Absurdité est emballée. J'arrête la reprise. J'attends. A chaque coin, une longue glissade, puis plus vite dans la nouvelle direction. Diable ! diable ! ça va se gâter. Ça ne tournera pas. Là ! Pouf !...

Absurdité, brusquement, s'est arrêtée dans un coin, se pinquant violemment, les jarrets ployés sous elle, et mon bonhomme de continuer, tête première, dans un tas de sciure. On le repêche ; on le secoue. « Viens ici ! Montre ta binette ! Rien de cassé ? Remue les bras. Et les jambes. Bon ! Eh bien, à cheval et descends moins vite, une autre fois. — Et vous, les autres, marchez au trot ». Car je devine un petit frisson que je n'aime pas, chez mes bleus. Puis le travail reprend son habituel train-train, avec mille incidents variés et pittoresques brochant un thème monotone.

« Au pas ! Rendez à vos chevaux et repos ! » D'abord, un soupir général : Ouf ! une détente complète. Puis on se mouche. Grave affaire, lente, difficile et bruyante.

Après, on se regarde. — Hein ? — C'est, je vous l'assure,

tout un chant triomphal et fier qui, de leurs lèvres closes, monte dans leurs yeux. — « Eh ! pays ? m'as-tu vu, tout à l'heure ? » — Quels regards chauds et animés ! Quelle bouffée glorieuse ! Comme ils croient à leur courage ? Comme ils se jugent hardis et vaillants cavaliers ! Comme ils s'imaginent avoir accompli œuvre difficile et méritante !



LA COUR DU QUARTIER ET LE PELOTON DE CHASSE (page 52).

Allons, mes bleus ne sont point mal en selle. Laissons Chapuzard terminer la séance ; il est bientôt neuf heures, et le capitaine attend mon rendu compte.

Un hussard emmène Régine chez moi et, collet relevé, d'un pas vif sonnait clair sur la neige tassée, j'arrive en quelques minutes au quartier. Le factionnaire, transi, arpente rageuse-

ment le trottoir ; un chien guigne le moment propice pour franchir la grille derrière son dos. Le sous-officier de garde bat la semelle avec son brigadier, et les hommes punis de salle de police et de consigne, qui forment le « peloton de chasse, » exécutent différents mouvements, sous la surveillance d'un sous-officier (page 51), en treillis blanc par-dessus leurs vêtements de drap. L'adjudant, l'œil attentif, guette le colonel. Un garçon boucher,

sur une brouette, apporte la distribution de viande que le capitaine de semaine, quittant un groupe d'officiers, vient examiner. Au fond, les murs noircis de cet ancien château à l'aspect grandiose et triste, encadrent le tableau.

Il faut aller consulter le cahier des malades. Bon, Legris n'est pas reconnu. Je m'y attendais. Quatre jours de clou ! Les autres ? — Rien de grave. Au trot je parcours les chambres.



LE PANSAGE (page 53).

Toutes fenêtres ouvertes, les lits défaits. Un vent glacial hurle partout l'hallali des microbes et précipite ma marche dans ces longs corridors humides et sombres.

Mon capitaine est là ; en quelques mots je lui résume les nouvelles de Chapuzard et j'échange un rapide bonjour avec les officiers qui bavardent près de la grille, n'attendant que la venue du colonel pour s'éclipser ensuite, après avoir fait constater leur présence au quartier. Cela s'appelle le « coup du rapport », et la tradition a consacré ce petit travers, amusante comédie de serviteurs peu zélés.

Justement, le colonel apparaît. Les hommes s'empresent hors du corps de garde, le sous-officier les aligne et se met à côté, sabre au clair ; le trompette à la droite, un pas en dehors, immobile, tandis que le factionnaire, comme pétrifié en un brusque arrêt, présente les armes. Les causeurs se hâtent vers le colonel qui, d'un geste, renvoie la parade d'honneur, puis, machonnant un cigare depuis longtemps éteint, il entraîne ses nombreux satellites vers la salle du rapport où l'attendent, fidèles complices, le major et le trésorier.

Là, dans le silence et le calme de l'infranchissable sanctuaire, sa volonté va élaborer « la décision », l'acte suprême de son commandement ; pendant qu'à petits pas s'empresment vers

le cercle nos assidus de tout à l'heure. Autour du poêle rouge, le *Petit Journal* les attend, les dominos les réclament et, diversément colorés en d'étranges mixtures, les apéritifs sont prêts.

Mais les « jeunes » n'ont point ces habitudes. Dans les manèges momentanément libres, l'un essaie un cheval et provoque le jugement d'un sévère aréopage ; l'autre parcourt les écuries, rêvant toujours de merveilleuses rencontres où son œil impeccable trouvera Gladiateur sous le poil de Rossinante. Pour moi,

la visite des chevaux réclame ma présence près de la forge, et pendant que le vétérinaire dicte ses décrets, je flâne un moment parmi les enclumes, au milieu de ces milliers d'étoiles que le choc bruyant des marteaux arrache au fer rouge. Sous le hangar, un maréchal et deux aides ferment un rétivard qui n'a pas l'air d'aimer ça. Le tord-nez s'est mis de la partie. Néanmoins, le bleu qui lève le pied n'est rassuré qu'à demi, pendant que de la corne roussie monte une épaisse fumée blanche (page 52). Mais ne



LA FORGE (page 52).

nous attardons pas. Déjà, aux écuries, les hommes ont coiffé leurs épaules d'un gigantesque ballot enserrant selle, bridon et couverture ; leurs rangs sont formés ; ils attendent le départ, et là-bas, aux cuisines, les soupes fument.

En route, messieurs ! Dix heures et demie. Allons déjeuner ! J'épargne au lecteur la description plutôt affligeante de notre pension. *L'Ecu d'Or* de notre garnison est une gargotte équivalente à celles où se repaissent tristement des milliers de nos camarades de l'armée.

Pendant que nous déjeunons, les fourriers entrent. Le président agite son grelot. On se tait et la décision, annoncée en bredouillant, nous initie aux volontés suprêmes : « L. p. d. a. r. s. a. ». Je traduis pour vos oreilles profanes : « Les permissions demandées au rapport sont accordées ». C'est l'habituelle litanie, la seule phrase que l'on attende avec une angoisse d'autant moins justifiée que jamais, de mémoire d'adjudant, le colonel n'en décida autrement. C'est, pour quelques-uns, l'envolée, le libre essor, le repos, le plaisir, la fugue, la chaîne dénouée !

Voilà le déjeuner fini. Au cercle ! Là, les groupes se forment, non plus d'après le sort qui, mensuellement, fixe les places autour de la table de la pension, mais d'après les préférences, les intimités établies. La conversation, moins générale, s'accroît, et bien des amitiés naissantes ont échangé leurs confidences dans la fumée nauséabonde du « jus de chapeau » pompeusement intitulé café.

Midi ! ne faisons pas attendre Crique, que mon ordonnance vient d'amener ; un petit tour au quartier où Chapuzard initie les bleus aux mystères des classes à pied. Oh ! un simple coup d'œil. Cette partie du programme appartient à mon sous-officier. Et Crique, d'un bon pas, va m'emporter dans la forêt voisine. Voyons, en passant, la corvée du fourrage.

Les brigadiers comptent les bottes, vérifient les pesées et assurent le mouvement incessant et actif de tout mon peuple de fourmis. Je n'ai qu'à plonger le nez dans ce foin odorant, à faire glisser entre mes doigts les grains lourds et polis d'une poignée d'avoine, à machonner un brin de paille en voyant si quelque humidité n'a pas rouillé son or pâli. — Paille, bonne ; foin, bon ; avoine, bonne. Et je signe au registre. Filons !

Ce qui me semble infiniment attachant dans nos occupations, c'est cet incessant mélange d'activité physique et de liberté morale, ces journées si remplies d'exercices multiples avec ces longues minutes où nos pensées nous appartiennent. Je ne vous répéterai pas tout ce que j'ai dit aux arbres de la forêt tandis que j'errais dans les sentiers qu'ils bordent ; quels rêves j'ai accrochés à leurs bourgeons quand avril naissait ; quels repos j'ai trouvés sous leurs ombres quand juillet est trop chaud ; ni comment, avec leurs feuilles, l'ai laissé derrière moi tomber les illusions, et les souvenirs, et le passé ! Mais ce que je veux indiquer, c'est la douceur d'une longue et silencieuse promenade avec un bon coursier qui vibre entre vos jambes, l'air vif qui fouette vos tempes, dans ce splendide décor que chaque jour varie. Ma promenade n'est pas inutile, d'ailleurs ; Crique n'est pas encore dressée et son éducation se poursuit au cours de mes flâneries.

La neige ici n'est pas foulée et si son tapis couvre quelque ornière, il permet parfois une allure rapide. Je sais tous les fossés

que son manteau me cache. Je sais où il faut aller prudemment, je sais où je puis galoper ; j'ai si souvent parcouru ces chemins !

Il est quatre heures ! Appel. L'escadron tout entier se réunit. Le poing sur la hanche, les hommes s'alignent, immobiles, avec la musette de pansage dans la main droite. Fixe ! et les voix des sous-officiers commencent l'énumération tandis que les timbres les plus divers, les tons les plus variés jettent précipitamment comme répons à la litanie un aboiement rapide : p'sent ! p'sent ! « Faites former le cercle ! » dit le lieutenant. Un tumulte de galoches, une bousculade, puis, de nouveau, le silence et l'immobilité. Lecture des ordres. Lecture des punitions. Désignation du service du lendemain. Et c'est fini. « Au pansage ! » (p. 52).

Un à un, les chevaux sortent et sont attachés par leur bridon aux anneaux qui jalonnent les murs des écuries. Naturellement, c'est la promenade de tous les oisifs du bourg. L'inévitable nourrice et la soubrette en blanc tablier sont là en permanence, pour la plus grande joie de mes hommes. Le trottoir opposé est un vrai boulevard, et les gamins, gravement assis sur le rebord, suivent avec un intérêt poignant toutes les phases de la toilette de nos chevaux. Si l'étrille et la brosse marchent grande allure, les langues et les yeux ne chôment guère en face.

Où sont donc les pompeuses cérémonies d'antan et leurs retentissantes sonneries ? Bien des capitaines ont connu ce temps et le regrettent. On maniait la brosse, l'étrille et l'époussette en mesure et ensemble. Il fallait vingt minutes pour le côté montoir, et nul ne devait passer à droite avant qu'un coup de langue n'en eut donné le signal. Vingt minutes à droite. Passons à la croupe : dix minutes. Peignons la crinière : cinq minutes. Curons les pieds. L'on n'admettait pas que tel cheval, au poil fin et soyeux, aux crins courts, puisse être pansé plus vite qu'un autre sous son pelage d'ours. L'officier, en grande tenue, sabre et gants blancs, promenait son ennui inutile derrière le rang des musettes alignées. Une fois la semaine, la

musique du régiment jouait pendant cette solennité, et le colonel y assistait. Il semblait vraiment que ce fût le Grand Œuvre en vue duquel l'armée existait. Car c'est ainsi qu'on pansait autrefois ; aujourd'hui nous pensons autrement.

Le pansage terminé on se rend à l'abreuvoir (page 53), après quoi, c'est fini ; les bonnes bêtes, calmées maintenant, rentrent à l'écurie, où s'allument

de tristes lanternes. Mon monde se presse, car, là-bas, la trompette a jeté aux échos l'appel strident des gamelles chaudes, et les galoches de reprendre leur chanson, non pas comme ce matin, en un grondement lugubre, mais dans un vif et joyeux roulement. Hâtons-nous ! ces messieurs sont servis.

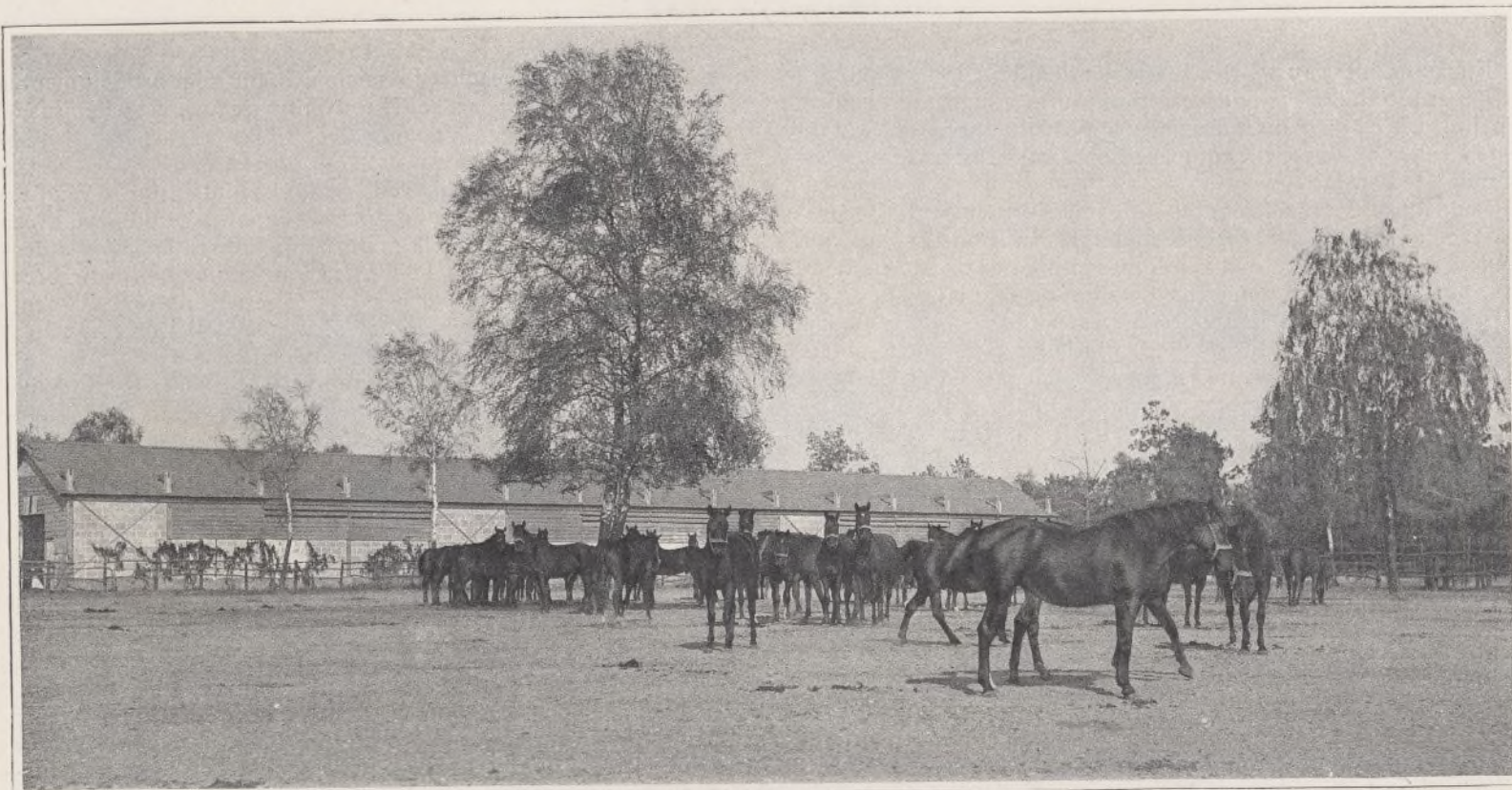
Il paraît que la lune était de service, ce soir, car les réverbères ne sont pas allumés ; trébuchant, titubant, je regagne lestement mon petit logis, où Spleen, en m'attendant, ronfle au coin d'un feu clair.

« Allons, Claudius, vite mes rasoirs et mes souliers vernis ! Vite, vite ! mon grand paletot et ma couverture de voyage. Vite, l'express n'attend pas ! »

RENÉ VOLVIC.



L'ABREUVOIR (page 53).



UN « PARCOURS » A LA STATION HIPPIQUE DE BEAUVAL.

Les Remontes

PAR VILLEFER

Le cheval de guerre ne s'improvise pas plus que le soldat. Entre le moment où il quitte la prairie natale, et le jour où il prend part aux défilés, chers aux Parisiens, des revues de Longchamps, il doit passer, lui aussi, par les différentes phases du recrutement, de l'incorporation, du dressage. Cela représente plusieurs années de travail, dont il est intéressant de faire voir les périodes principales.

Le cheval de troupe, le « troupière » comme on dit dans les campagnes, ne naît pas dans les grandes écuries consacrées à l'élevage des chevaux de course ou de luxe. Le service militaire n'étant pas obligatoire pour les solipèdes français (c'est peut-être d'ailleurs une lacune de notre organisation!), les sujets de grande valeur, les « aristos », dont la naissance est enregistrée dans les divers Stud-Books, échappent presque tous à l'armée... Le « troupière », tout comme le petit pioupiou, vient donc au monde sous le modeste abri que lui offre la chaumière du paysan; à défaut d'élégance, de distinction et d'un état-civil régulier, il acquerra la trempe, la rusticité, l'endurance, qui lui permettront plus tard de braver les privations, les fatigues et les intempéries.

Pendant deux ans, notre poulain vit comme il peut, mangeant ce qu'il trouve ou le peu qu'on lui donne, s'ébattant dans la prairie ou renfermé dans une cour de ferme. Puis, un premier dressage lui permet de gagner ce qu'on appelle « son avoine » en prenant sa petite part des divers charrois qu'exige la culture. Il atteint ainsi sa quatrième année; c'est alors que l'éleveur songe à le vendre: il faut bien payer son fermage et faire de la place aux plus jeunes sujets. De grandes affiches blanches, apposées devant les mairies, dans les cabarets et dans les gares, indiquent l'itinéraire que doivent suivre les officiers acheteurs du Dépôt de Remonte le plus proche. Dans quinze jours, le comité d'achat opérera dans la ville voisine... il n'y a pas une minute à perdre pour « préparer » le sujet; on le bourre d'avoine, de fèves, de son; on le nettoie, on le panse, on le ferre... et le voilà devant MM. les officiers du service des remontes, qui représentent pour lui, le bureau de recrutement et le conseil de revision (page 54).

Le comité d'achat se compose de trois membres: un chef

d'escadron, président, et deux capitaines. Chaque animal est amené devant cet aéropage de connaisseurs, qui l'examinent de tous côtés; d'abord en place, puis au pas et au trot: un des acheteurs tient la toise et note la taille; un autre constate l'âge d'après la dentition... chacun apprécie l'ensemble et le détail, établit un prix d'estimation correspondant au modèle, aux actions, aux aptitudes de l'animal. Puis le comité se concerta à voix basse; le président, d'accord avec ses assesseurs, décide que le sujet examiné peut être classé cheval de tête (pour la remonte des officiers), ou de troupe, dans telle arme (cuirassiers, dragons, cavalerie légère, artillerie, etc.); et il offre au propriétaire un prix d'achat, établi en faisant la moyenne des estimations individuelles, et qui doit être accepté ou refusé sans discussion ni marchandage. Le prix offert par la remonte est presque toujours

accepté; l'éleveur sait trop bien que le personnel des acheteurs militaires agit avec loyauté et désintéressement, et que sa compétence reconnue est une garantie indiscutable.

Que va devenir maintenant notre poulain? Cela dépend de l'arme dans laquelle il a été classé.

Nos futurs « troupiers » comprennent deux grandes familles: les *artilleurs*, qu'on envoie immédiatement dans les régiments, et les *cavaliers*, qui sont conservés dans les établissements de transition. Nous ne nous occuperons pas des premiers; c'est le « vulgum pecus » des

traits-légers, dont la remonte ne s'embarrasse que le moins longtemps possible; le régiment va donc recevoir, dès le mois de janvier, ces poulains de quatre ans à peine; ils vont compter dans les effectifs de guerre, où la place nécessaire leur sera assurée par la réforme, souvent anticipée, de sujets aguerris, mais vieillissant sous le harnais. Quand on est « artilleur », point n'est besoin d'avoir ses dents de cheval pour être déclaré « bon pour le service ». Le « cavalier » exige plus de soins et d'égards: c'est un être d'élite, dont le dos ferme et soutenu pourra supporter la charge de l'homme et du paquetage; qu'une encolure légère et bien greffée rendra maniable à toutes les allures, et qui, grâce à ses membres nerveux et bien musclés, saura galoper à travers tous les terrains. C'est en un mot le *cheval de selle*, dont la production se fait de plus en plus rare et



LE COMITÉ D'ACHAT.

accidentelle dans un pays qui ne pense plus assez à la guerre, et où l'administration des Haras, obligée de se montrer plus soucieuse des intérêts commerciaux, pour ne pas dire électoraux, que des besoins de l'armée, pousse, ou du moins suit l'élevage dans la voie du « trotting », dont la fâcheuse sélection finira par ne plus donner à la cavalerie que des carrossiers manqués. Le sportsman fait déjà venir d'Angleterre et d'Irlande ses hunters que la Normandie dédaigne de faire naître, et pendant que la course au trot fait disparaître, lentement mais sûrement, le modèle du cheval de selle, la bicyclette supprime le cavalier et achève l'œuvre de destruction de l'équitation.

Mais revenons à notre cheval de cavalerie. L'animal qui

vient d'être acheté a le plus souvent moins de quatre ans... le modèle qui convient à la selle devenant de plus en plus rare, la remonte tient à prévenir le commerce et elle achète de plus en plus jeune. A partir du 1^{er} juillet de l'année où le poulain a accompli ses trois ans, il peut être pris pour l'armée. Environ cinquante pour cent des chevaux de la cavalerie sont ainsi recrutés dès l'âge de trois ans et demi. On ne saurait encombrer les régiments de sujets aussi jeunes, que le moindre travail pourrait tarer prématurément; il a donc fallu leur préparer une période de transition entre la prairie natale et le régime militaire, et dans ce but, on les dirige sur une annexe de remonte, en attendant qu'ils puissent être livrés à leurs régiments respectifs.



LA PISTE A BEAUVAL.

L'annexe de remonte ou établissement de transition, est, en général une propriété particulière (ou communale) que l'administration de la Guerre a prise en location et fait aménager en vue de la conservation des jeunes chevaux. Ceux-ci doivent pouvoir y trouver le vivre, le couvert et la promenade en plein air, le tout dans les conditions les plus économiques. Les écuries sont de simples hangars; les murs sont garnis uniquement de mangeoires et de râteliers individuels qui garantissent le poulain, attaché aux seules heures des repas, contre la voracité d'un voisin trop entreprenant ou trop glouton. La ration distribuée est celle du régiment : foin, paille, avoine. Les jeunes animaux sont ainsi groupés par lots de trente à quarante, suivant la capacité des écuries où ils couchent pêle-mêle; à chacun de ces lots est généralement affecté un « parcours » (page 55), dans lequel nos conscrits à quatre pattes sont lâchés toute la journée, pour n'être rentrés qu'aux heures des repas, ou lorsqu'il pleut trop fort.

Une annexe de remonte conserve ainsi de deux cents à trois cents jeunes chevaux; le personnel militaire comporte un certain nombre de cavaliers (à raison de un homme pour dix animaux), et quelques gradés : un vétérinaire est préposé à la direction de l'établissement. Quand le nombre des animaux conservés dépasse trois cents, ce qui est exceptionnel, le commandement de l'annexe est confié à un capitaine. Il en est ainsi à Beauval⁽¹⁾ par exemple, qu'il nous a été permis de visiter, et qui passe pour un établissement-type, pour ne pas dire une annexe modèle.

C'est là que nous avons pu suivre, heure par heure, l'emploi du temps des recrues de la cavalerie française : repas du matin, visite des malades et des convalescents, mise en liberté dans les parcours, rentrée pour les repas et au coucher du soleil. Rien d'animé et de vivant comme la sortie pêle-mêle de tous ces poulains qui, avides d'air et d'espace, se précipitent dans les parcours où ils exécutent des galopades effrénées. Rien de sérieux et de tranquille au contraire comme ces repas à l'écurie, où chaque animal, attaché devant sa mangeoire et observant un religieux silence, consomme consciencieusement sa ration.

C'est dans ces conditions que s'écoulent, pour les jeunes chevaux de troupe, les mois d'hiver, de printemps et d'été... Ils se développent donc au grand air, préservés des maladies graves par une surveillance journalière et des précautions sévères, soutenus contre les intempéries par une nourriture abondante et tonique... Ils arrivent ainsi jusqu'au mois d'octobre; ils ont alors quatre ans et demi, et vont être versés aux divers régiments. Mais avant que les cadres de conduite, expédiés par les corps destinataires, viennent prendre livraison des contingents, nos jeunes chevaux vont être préparés à cette phase nouvelle de leur existence. La première vertu du soldat étant la propreté, un directeur d'annexe ne saurait expédier ses élèves tels qu'ils sortent des parcours; ils ont le poil trop hérissé et leur

« tenue » de plein air n'aurait rien de militaire. Pendant leur dernier mois de séjour à l'annexe, les futurs troupiers vont donc être soumis à une préparation spéciale. Ils vont être ferrés, pansés avec autant de soin qu'un personnel trop restreint pourra en apporter, et pour leur ôter l'idée de se rouler joyeusement sur le sol plus ou moins boueux des parcours, on va les garder à l'écurie et ne les sortir que montés à la promenade quotidienne, pendant les heures de soleil. Leur menu sera varié; ils auront du son, des carottes, de la farine d'orge, toutes les douceurs compatibles avec les exigences d'une sévère économie. Bref, au bout de cinq à six semaines de ce régime, les cavaliers surmenés ont peut-être maigri, mais les chevaux ont engraisé, ils ont le poil plus brillant, et quand ils arriveront au régiment, vers le 15 octobre, ils pourront se présenter convenablement devant leur colonel... les voilà définitivement « troupiers »; ils sont au service jusqu'à ce que la mort ou la réforme leur fasse quitter le rang. Ils ne connaîtront jamais les joies délirantes de la libération de la classe; mais comme on ne regrette que les bonheurs qu'on a goûtés, ou tout au moins soupçonnés, nos honnêtes conscrits se résignent facilement, car ils comprennent bien vite qu'au régiment, si le cheval porte l'homme, c'est l'homme qui est vraiment le serviteur du cheval.

Ce mode de conservation des jeunes chevaux n'est pas exempt de toute critique : « Voilà un *dolce far niente* qui doit coûter cher », soupirera le contribuable. « Avoine qui n'est pas gagnée par le travail ne profite guère... », dira le sportsman. Nous pouvons rassurer l'un et répondre à l'autre.

Au contribuable, nous ferons observer que tout le système administratif et financier des établissements de transition repose sur le principe suivant : « L'Etat ne paie au propriétaire de l'annexe que la ration journalière de chaque cheval, et cette ration est décomptée au même prix que dans la ville de garnison la plus voisine... ». Et n'allez pas objecter que le propriétaire qui fournit au prix de la mercuriale des villes, sans avoir ni transports, ni manutentions, ni octroi, ni bénéfices d'intermédiaires à payer, doit faire des gains énormes ! Ce serait par trop méconnaître l'Administration et ses exigences. L'infortuné qui n'a pour seules recettes que le prix des rations fournies, doit faire face à toutes les dépenses d'installation et d'entretien de ses bâtiments, parcours, abreuvoirs, clôtures, etc.; fournir gratuitement le chauffage, l'éclairage, les ustensiles d'écurie; en un mot, se plier aux exigences d'un cahier des charges draconien.

Le système actuel de conservation ne coûte donc pas un centime de plus que l'incorporation directe dans les régiments.

Un animal qui grandit et se développe sans travailler n'acquiert ni énergie, ni trempe, ni vigueur. Pour lui donner le tempérament qui lui permettra de résister aux fatigues du service militaire, il ne suffit pas de prodiguer l'avoine; il faut en plus l'exercice, la gymnastique, et disons le mot, l'entraînement. Cet idéal de la préparation du cheval de guerre exigerait un personnel

(1) En Sologne, près de Lamotte-Beuvron.

nombreux et exercé de cavaliers légers, avec des cadres, des officiers, des pistes d'entraînement, etc., le tout calculé pour un effectif moyen de 4 à 5,000 chevaux! Il n'y faut point songer. Nous pouvons cependant dire que le défaut d'entraînement est plus apparent que réel. Le jeune cheval s'acclimate surtout pendant son séjour à l'annexe, il y jette ses gourmes, se fortifie par une nourriture tonique; ce régime de « tout repos » ne durant pas plus d'une année, quand notre « trouper » arrivera au régiment, il

n'aura encore que quatre ans et demi; son tempérament ne sera donc pas fait, et pendant les quinze mois de la période de dressage, il pourra regagner toute l'énergie dont il est susceptible.

« Vous ne faites que plaider les circonstances atténuantes! » va nous riposter l'homme de cheval. Qu'il ne triomphe pas si vite, car le propriétaire de Beauval lui répondrait victorieusement. Celui-là est une figure bien originale dans son genre; il adore tout ce qui est militaire, s'occupe de son établissement



LE DRESSAGE DES CHEVAUX D'OFFICIERS SUPÉRIEURS AU DÉPÔT DE MONTROUGE.

comme si bêtes et gens étaient son bien ou sa famille, et ne néglige rien de ce qui peut leur être utile ou agréable, dût-il y consacrer son dernier écu. Ayant observé que les jeunes chevaux, après les galopades échevelées des premiers jours, tournaient à la résignation, à la fainéantise, à l'immobilité, il n'a pas hésité à tracer autour de ses parcours une piste circulaire, à l'encadrer d'une double clôture, et dans ce corridor de plus de 1,000 mètres de pourtour, les jeunes chevaux, lâchés par pelotons de dix à quinze, et excités par des hommes espacés de 100 mètres en 100 mètres, prennent de véritables galops d'exercice (page 56).

Ce travail en liberté a donné les meilleurs résultats, mais il exige une organisation que l'on ne saurait imposer aux propriétaires qui n'ont pas, comme celui de Beauval, la passion des choses militaires. Le propriétaire de Beauval n'a donc pas eu d'imitateurs; et cela est regrettable, car il était dans le vrai. Sa piste circulaire n'est même qu'un simple détail de toute une organisation, destinée à préparer l'éducation complète du jeune cheval de troupe... C'est ainsi qu'à Beauval, l'heure du repas est annoncée aux animaux par un coup de canon... Voilà des coursiers qui ne feront jamais demi-tour quand ils iront au feu! Et si la piste d'entraînement n'est pas coupée d'obstacles variés, capables de préparer les jeunes sujets aux épreuves des courses militaires, des incidents du service en campagne, ce n'est pas que le propriétaire ait refusé d'en établir... c'est qu'avec un personnel trop restreint, on ne peut faire galoper les chevaux que par lots nombreux, et que les sauts amèneraient ainsi des bousculades et des accidents graves. Si donc il est impossible de donner pleine satisfaction au desideratum de l'homme de cheval, c'est qu'il faut ménager le budget, et si le sportsman n'est pas content, qu'il s'en prenne au contribuable.

Il est cependant un établissement de remonte où le dressage de certains chevaux choisis est officiellement organisé: c'est le Dépôt de Paris, réservoir spécial où puisent les nombreux officiers des divers états-majors qui pullulent dans la capitale. Là sont concentrés, venant de certains dépôts de province, les sujets jugés dignes de remonter un général; et ceux-là doivent nécessairement acquiescer, par un travail méthodique et raisonné,

certaines aptitudes spéciales que le lecteur connaît bien, pour peu qu'il ait sur sa table le « Paris à cheval », de Crafty.

Ce n'est pas une tâche facile que de mettre au point ces jeunes sujets qui ne se doutent pas de l'honneur qui leur est réservé. Il faut leur faire une bouche fine, un œil calme, une oreille impassible et un pied sûr, allier la sagesse au brillant et la douceur des réactions à l'énergie des allures. Un capitaine choisi est chargé de cette délicate mission. Il lui faut la mener à bien, avec l'aide des « collaborateurs » que lui fournit le service de trois ans, et ce n'est pas une besogne ordinaire que de faire dresser des animaux qui ne sont pas habitués au cavalier, par des cavaliers qui ne connaissent guère le cheval (page 56).

Les chefs de l'armée ont accepté le service de trois ans, mais leur âge et leur expérience les mettent à même d'en éviter plus d'une funeste conséquence... les « malins » vont donc prendre leurs montures à l'Ecole de Saumur, et comme nos généraux sont presque tous malins, les chevaux du dressage de Montrouge ne trouvent pas souvent preneur et finissent par être versés dans les régiments.

Tels sont, vus dans leur ensemble, le recrutement et la première préparation des chevaux destinés à l'armée. Le lecteur pourra trouver cette organisation quelque peu compliquée, et se dira peut-être qu'il vaudrait mieux, dût-on les payer le double, n'acheter ces chevaux qu'à six ans faits et les mettre en service immédiatement. C'est la théorie dont une Commission parlementaire a voulu faire l'essai, il y a quelques années; l'expérience a montré malheureusement que les idées les plus séduisantes ne sont pas toujours les plus pratiques. Il est absolument prouvé que la remonte doit acheter à peu près tous ses chevaux avant l'âge de quatre ans et demi, sous peine de ne plus jamais les retrouver; elle s'est donc résignée à adopter le système d'achat et de conservation ci-dessus esquissé; il n'est certes point parfait, mais tant qu'il sera nécessaire dans son essence, il bravera les petites critiques de détail, qui se briseront toujours contre la vérité de l'axiome si connu:

« On ne détruit que ce que l'on remplace. »

VILLEFER.



J.-A. WALKER



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1896 by Boussois Valadon & Co.

L'ARRIVÉE AU CANTONNEMENT

(Chasseurs à cheval, près Saint-Mihiel.)



HUSSARDS AU BIVOUAC ET ANNEAU ITALIEN.

Le Service en Campagne

PAR JEAN VÉZY



le chef de leurs armées. De l'ensemble des renseignements recueillis, et quelquefois d'un seul renseignement précis et rapidement donné découlera l'ordre suprême lancé par le généralissime, ordre qui mettra en mouvement et en direction des milliers et des milliers d'hommes!

On se doute de l'impatience, de l'angoisse même avec lesquelles les premières nouvelles de la cavalerie sont attendues à l'état-major du commandement en chef! Ces nouvelles, arrivant de points différents, écrites à des heures différentes, se succèdent dans un ordre quelconque qu'il faut avoir grand soin de rétablir; d'aucunes sont contradictoires; d'aucunes, dont le porteur s'est longtemps égaré, arrivent avec un retard qui les rend inutiles. Il faut démêler, classer, juger, se résoudre enfin, et c'est la principale tâche du chef de prendre son parti à ce moment et de dicter des ordres sur lesquels il ne sera plus possible de revenir et qui vont décider du sort d'une journée.

Pendant la première période de la guerre, les deux cavalleries opposées auront toutes deux une mission semblable et inverse. Toutes deux, parcourant la même zone, qui s'étend entre les quais de débarquement de leurs armées respectives, fatalement

La cavalerie est l'arme offensive, par excellence, car elle a la vitesse au service de sa volonté. Elle n'a, pour ainsi dire, d'autres moyens de défense que la fuite, et il est même curieux de constater que, pour elle seule, la fuite n'implique pas, *a priori*, l'idée de défaite.

Mais, depuis l'époque napoléonienne, les cavaliers ne sauraient se contenter d'enfoncer des colonnes, des lignes et des carrés. Ils n'ont pas, s'ils voient l'ennemi, qu'à lui courir sus, suivant l'énergique expression de nos ancêtres. Ils doivent *renseigner*

doivent se rencontrer. Bien mieux, elles se chercheront, car l'une est à l'autre l'obstacle irritant, le rideau opaque qui lui cache ce qu'elle veut voir, obstacle ou rideau qu'il lui faut détruire pour avoir la vue nette et la route libre.

« Enfin, le voile est déchiré! » s'écriait Napoléon la veille d'Iéna, quand il eut des renseignements précis sur la situation des armées prussiennes. Aux cavaliers de déchirer le voile!...

En résumé le service du cavalier en campagne comporte deux rôles distincts : celui de combattant et celui d'agent de renseignements; il va sans dire que pour jouer convenablement le second il doit être en état de remplir parfaitement le premier.

* *

Lorsque le cavalier est maître de son cheval, lorsqu'il sait ce qu'il en peut attendre, qu'il connaît la manière de combattre à cheval et à pied, que le maniement de ses armes lui est familier et qu'il se sent capable de fournir vaillamment une charge, il ne possède pas encore toutes les qualités nécessaires à sa tâche.

Celles qui lui peuvent manquer ne sauraient s'acquérir entre les murs d'un quartier non plus qu'entre les bornes militaires d'un champ de manœuvres.

Ce sont, en quelque sorte, des qualités de plein air.

Obligé, comme il le sera souvent, d'opérer isolément ou avec un petit nombre de camarades, il faut au cavalier des connaissances suffisantes en orientation pour ne pas se tromper de direction générale. On lui apprend donc à se guider le jour avec le soleil, la nuit avec l'étoile polaire, à toute heure avec la boussole. Sans lui demander de savoir lire une carte, on lui inculque des notions sommaires de topographie, surtout des termes et des définitions, qui lui permettront de mieux comprendre les ordres de ses chefs et de s'exprimer avec plus de précision.

On apprend au cavalier à connaître et à distinguer entre eux les indices les plus ordinaires de la présence ou du passage d'une troupe. Là, l'éducation première et l'instinct jouent un rôle prépondérant, mais l'officier expérimenté peut développer le goût de cette chasse spéciale qui est la recherche de l'ennemi.

Il y a des indices qui frappent la vue, l'ouïe ou tout autre sens; il en est qui sont, pour ainsi dire, moraux.

Les traces du passage d'un corps nombreux ne se peuvent effacer facilement; le bruit du roulement des lourdes voitures militaires, canons, caissons ou fourgons, sur le macadam des routes, ne saurait être étouffé; la poussière que soulèvent les roues, les pieds des chevaux ou des fantassins ne s'en va pas si vite au vent qu'un œil intéressé ne la puisse saisir au vol.

Parmi les indices moraux, l'attitude des habitants en est un précieux. Leur arrogance indique qu'ils se sentent encore sous la protection des leurs; leur inquiétude, leurs craintes, indiquent le contraire.

Tout, d'ailleurs, peut servir d'indice à un esprit éveillé.

Le général de Brack, dans cet amusant catéchisme qu'on nomme « Les avant-postes de cavalerie légère », a dit, par exemple, à propos des indices, avec une sagacité développée par vingt ans de guerre :

« Si les feux des bivouacs de l'ennemi paraissent beaucoup

plus nombreux, mais plus petits..., si ces feux sont allumés successivement et si, promptement après avoir été allumés, ils s'éteignent, c'est un indice de faiblesse et de retraite. »

* * *

C'est, nous l'avons dit, par les yeux de ses cavaliers que le général en chef va voir ce qui se passe en avant de lui.

Il faut qu'il sache d'abord où est l'ennemi qu'il veut combattre, quelle est sa force, quelle est la direction de marche de ses colonnes. Dégager ces inconnus du problème, tel est le but du *service d'exploration*.

Il faut, en outre que, dans une zone d'une journée de marche

environ en avant de ses colonnes et sur les flancs, il soit sûr de ne pas être inquiété ou attaqué inopinément par un parti audacieux sans avoir le temps de se préparer au combat. Donner cette certitude au commandement, tel est le but du *service de sûreté*. Ce service est aussi chargé de renseigner sur la viabilité de la zone qu'il parcourt. Ce sont là les services des deux grandes fractions de cavalerie en opération devant les armées.

La cavalerie *indépendante* est chargée de l'exploration à plusieurs journées de marche de l'armée.

La cavalerie *de corps*, opérant pour son propre corps d'armée ou réunie à d'autres, est chargée de la sûreté.

En outre, à chaque division d'infanterie est attaché un esca-



HUSSARDS EN PATROUILLE DE DÉCOUVERTE.

dron qui, pendant la marche ou le stationnement, fournit ou concourt à fournir les éléments de l'avant-garde, des flanc-gardes, de l'arrière-garde ou des avant-postes.

* * *

La cavalerie d'exploration cherche le contact, et le contact une fois pris, elle ne doit plus le lâcher.

Le commandant de la cavalerie d'exploration devant toujours être en mesure de combattre la cavalerie adverse, conservera, réunis sous ses ordres, la plus grande partie de ses escadrons. Les éléments auxquels il confie le soin de rechercher l'ennemi et qu'il envoie au loin dans certaines directions, sont dits : *éléments de découverte*.

Comme c'est de la valeur, de la sincérité et de la fraîcheur en quelque sorte des renseignements recueillis que dépendra l'orientation des opérations, on conçoit qu'il faille choisir avec soin les commandants de ces éléments.

Les groupes les plus rapprochés de l'ennemi forment les patrouilles ou détachements de découverte. Si ces groupes comportent un officier avec un petit nombre de cavaliers mais avec une mission plus importante et plus lointaine, on les nomme reconnaissances (ou pointes) d'officier. Est-il, pour un jeune lieutenant de cavalerie, une mission plus passionnante ?

Ecoutez notre règlement : « Le rôle essentiel des reconnaissances d'officier et des détachements (de découverte) est de voir. Les détachements d'une certaine force peuvent avoir à combattre, mais la mobilité est pour eux, comme pour les reconnaissances, la condition principale du succès de leur mission. Il importe, en outre, de choisir avec le plus grand soin le chef de toute fraction employée à la découverte. »

C'est donc à ce service que seront affectés non seulement les meilleurs lieutenants, mais aussi les meilleurs cavaliers, j'entends ceux qui ont de bons chevaux et savent en tirer parti et qui possèdent certaines de ces qualités de tact, de flair, se résumant assez bien dans cette épithète « débrouillards ».

Suivons une de ces reconnaissances.

L'officier désigné qui aura reçu des instructions, quelquefois du général commandant la cavalerie en personne, étudie sa carte avant de partir ; il choisit trois ou quatre cavaliers, et, parmi eux, son propre ordonnance qui lui est dévoué et qu'il gardera avec lui jusqu'à la dernière extrémité. Il ne faut pas oublier que la mobilité est en raison directe du petit nombre des chevaux et de leur qualité. Les mauvais chevaux, les cavaliers maladroits alourdissent la marche et se font prendre.

Arrivé à une trentaine de kilomètres de son point de départ,

non loin du village de..., qui lui avait été indiqué comme point de direction, l'officier parvient sur une éminence et aperçoit tout d'un coup, dans le lointain, des lignes ou des masses sombres qui paraissent se mouvoir. Que fera-t-il ?

Il examinera d'abord les alentours immédiats de son poste d'observation et enverra ses cavaliers à une petite distance s'assurer que personne ne le viendra déranger. Cette précaution est indispensable. Il faut que quelqu'un veille pendant qu'il observe. Il garde auprès de lui un cavalier ; il est bon que d'autres yeux cherchent en même temps que les siens et corroborent son appréciation. Le lieutenant a sa jumelle, qui lui est aussi précieuse que ses armes ; il regarde, il s'oriente sur sa carte ; il voit une colonne — noire chenille allongée sur une route. — Il y a des intervalles réguliers. Le temps est clair. Il reconnaît de l'infanterie, peut compter les compagnies au nombre d'officiers montés. Il y a aussi de l'artillerie ; elle fait beaucoup de poussière. Les caissons et les pièces ont l'air de gros traits noirs derrière d'autres plus minces qui sont les attelages... La colonne semble se diriger de... à... elle a mis tant de minutes à s'écouler.

L'observation est précise et précieuse. Il reste à l'officier à rédiger son compte rendu et à le confier à un de ses auxiliaires.

Cette rédaction devra être absolument claire, concise, parce que celui qui la lira n'a pas de temps à perdre. Elle donnera avant tout des indications de lieu, de date et d'heure d'une grande exactitude. Malgré le froid, le manque d'appui, il faudra qu'elle soit très lisible. Les noms propres devront être écrits avec le plus grand soin et pareils à ceux de la carte, sans aucune abréviation ni altération. Enfin, les indications relatives à l'observation faite devront être mises de manière à montrer le degré de certitude qui y est attaché.

Le compte rendu est écrit au crayon et mis sous enveloppe fermée ou laissée ouverte — les renseignements sur l'ennemi ne sont jamais secrets. L'enveloppe portera le grade, la fonction et même le nom du destinataire — bien qu'il n'y ait pas de pli personnel à la guerre — mais cela facilite la transmission.

Cette transmission des ordres est une des parties les plus délicates du métier. Songez à ce qu'il faut d'intelligence et d'énergie à un cavalier isolé pour arriver à trouver, malgré tous les obstacles, le destinataire du pli. Il savait bien où il était quand il est parti. Mais depuis ? Eh bien ! aux grandes manœuvres où, sauf l'obstacle animé, la difficulté est sensiblement la même, il est rare que les estafettes n'arrivent pas, seulement ils se trompent souvent de général ; c'est pourquoi il faut le nom.

Tout, d'ailleurs, doit être utilisé pour la transmission —

télégraphe d'abord, bicyclettes, voitures légères — on emploiera tout ce qui peut faire gagner du temps.

En revenant, la reconnaissance sera peut-être poursuivie, car pendant son stationnement l'ennemi aura étendu son réseau. Alors c'est une course de vitesse, un cross-country où il faut de bons chevaux et qui sachent sauter même dans une rivière pour la traverser à la nage, des chevaux francs, adroits, ayant du

souffle. Un cheval rétif peut causer la perte de son cavalier en l'attardant. Et si nos braves cavaliers doivent se mesurer avec leurs ennemis pour s'ouvrir un passage, ce seront la vigueur, l'audace et l'adresse qui en décideront. Il ne faut combattre que pour pouvoir passer.

Le service de découverte est la pierre de touche du véritable cavalier. Au combat, la personnalité disparaît davantage. Le



CHASSEURS ARRIVANT AU CANTONNEMENT (VALLÉE DE LA MEUSE).

botte à botte de la charge et l'emportement de la mêlée interviennent comme de nouveaux facteurs. Le cavalier y est moins un individu qu'une partie d'un tout.

* *

Le service de sûreté des colonnes est assuré à une distance d'une journée de marche en avant, environ, par des brigades de cavalerie de corps réunies ou agissant séparément.

C'est par un échelonnement simple et raisonné et surtout assez élastique pour se mouler aisément au terrain, que la cavalerie de sûreté écarte des colonnes tout danger immédiat ou parvient à le signaler à temps. Son rôle a moins de relief peut-être que dans le service d'exploration. Pourtant, là encore, il y aura des reconnaissances; là aussi il y aura des détachements dont certains seront chargés de renseigner le commandement sur l'état actuel des voies de communication, des moyens de passage des cours d'eau..., qui auront à préparer des réquisitions, à faire des fourrages au vert...

A la colonne même et concourant pour ce service avec l'infanterie, la cavalerie divisionnaire fournit encore l'avant-garde et des flancs-gardes.

La carabine ou le pistolet haut, les éclaireurs de pointe suivent exactement la route sur laquelle doit s'engager la colonne. Il leur faut une attention constante, l'œil et l'oreille aux aguets, je dirais presque le nez au vent comme un chien de chasse; à leur droite et à leur gauche les cavaliers de flanc-garde fouillent les abords de la route. Derrière ce petit réseau et pour le relier au reste de l'avant-garde, des cavaliers, le sabre à la main, suivent en jalonneurs.

A une certaine distance enfin de l'avant-garde marche le gros de la colonne.

Cette éducation spéciale de la marche se donne assez vite au cavalier pour un motif, au fond, assez humain. Le cavalier, en campagne, est une cible commode pour les partisans isolés. Le bruit que fait son cheval en marchant, en s'ébrouant, le trahit et l'empêche d'entendre le froissement des branches du buisson d'où partira la balle meurtrière. Si l'instinct de sa bête ne l'avertit pas, il passera contre son ennemi sans s'en douter.

Aussi, au bout de quelque temps, le service de sûreté en marche s'établit-il de lui-même et s'exécute-t-il avec sévérité.

Souvent la cavalerie qui marche la première, un peu à l'aventure, prend des guides dans le pays. S'ils sont suspects, il n'est pas de procédé qu'on n'emploie pour s'assurer de leur personne et éviter d'être trompé.

Le brave capitaine Coignet, qui avait fait, quoique ancien grenadier, plus d'une fois le métier d'officier de cavalerie pour

des missions qui exigeaient, il est vrai, surtout de la constance et du courage, dit à quelque endroit de ses Cahiers : « Arrivé dans un bois à la nuit, pour plus de sûreté, je passai une forte ficelle au cou de mon guide, de crainte qu'il s'échappât... »

C'est le système de l'aveugle et de son chien.

Au Tonkin, pour s'assurer de la personne des Chinois qu'ils faisaient prisonniers et qu'ils obligeaient à les guider, nos chasseurs d'Afrique enroulaient les célestes queues autour de leur poignet.

Si, dans la marche en avant, il faut une avant-garde, on conçoit sans peine qu'il faille, dans une marche en retraite, une arrière-garde. Là, le but du cavalier est moins de chercher l'ennemi que de le tenir en respect, s'il ne le peut éviter. Plus d'une fois appelé à se sacrifier pour la colonne qu'il protège, la noblesse de son rôle grandit avec le sacrifice.

* *

Il est nécessaire que le cavalier sache aussi son métier de protecteur de l'armée quand les troupes stationnent. C'est là l'objet du service de *sûreté en station*. Qu'on se figure le dispositif de marche arrêté et convenablement placé sur le terrain, on aura une idée du réseau d'avant-postes qui s'établit à la fin de l'étape, du côté de l'ennemi.

Le jour, la cavalerie fournit les échelons les plus avancés.

A la nuit tombante, les chevaux ne sont plus d'une grande utilité. Les cavaliers, à cheval depuis le matin, ont besoin de repos. On les remplace par des fantassins. La cavalerie rentre dans les lignes, prête à reprendre, dès le lendemain, son dur métier de chien de garde.

Si le général auquel on donne de la cavalerie ne la ménage pas, il se trouvera bientôt privé de ce précieux instrument de guerre. Rien ne tue l'homme ou l'animal comme la suppression répétée du repos nocturne. C'est pourquoi, la nuit, le fantassin, plus nombreux et qui voit revenir moins souvent son tour de garde, relève son camarade le cavalier et l'envoie se coucher.

Mais quand le cavalier fait le guet pour son propre compte et qu'il n'a pas sous la main son complice, le petit troupière, il faut bien qu'il passe la nuit en veille. En ce cas, il se cantonne dans un village, une ferme, un enclos quelconque entouré de murs, de haies et barricadé avec des charrettes, des instruments aratoires et autres objets de rencontre agréable.

Le détachement se garde avec le minimum de cavaliers à pied à l'entour et tout près. Sur les chemins particulièrement dangereux et à certains carrefours, il place des postes à cheval, intentionnellement faibles, qui le garantiront d'une surprise.

De tels postes s'appellent souvent : postes à la cosaque. C'est

là un souvenir des campagnes de 1812 à 1815, pendant lesquelles les Cosaques nous ont harcelés sans cesse sans se laisser jamais surprendre et sans jamais demander aide ni secours à personne.

Nous n'avons pas encore vu le cavalier au combat.... Le cheval, la lance ou le sabre, voilà les véritables armes du cavalier — armes de choc. La carabine, nous le verrons, est d'un usage spécial.

« Chargez ! » voilà le cri de guerre du cavalier.

Et il faut que chaque fois la cavalerie joue sa dernière carte, car la charge doit être furieuse ou ne pas être. La lance et le sabre doivent entrer dans les côtes de l'ennemi ou ne pas sortir du bottillon ou du fourreau.

La charge doit être faite en mur ; si les bottes pouvaient entrer les unes dans les autres et les chevaux se souder entre eux, les morts entraînés au galop par les vivants, toutes les charges réussiraient ; mais... les vides se font vite dans les rangs, les balles et la mitraille percent dans le mur animé des trous sanglants, et sur les lignes où crépite la fusillade, comme sur les carrés hérissés de baïonnettes, les braves cavaliers arrivent décimés et désunis, traversent d'un bond désespéré la haie vivante pour trouver devant eux d'autres obstacles, d'autres balles, d'autres baïonnettes !

Aussi lorsque l'infanterie n'est pas prise en flagrant délit de formations ou dans un mauvais moment pour elle, elle peut attendre la cavalerie de sang-froid ; elle peut même laisser passer l'ouragan. L'orage crèvera devant ou derrière elle ; elle n'en reste pas moins debout. Mais, dans le cas contraire, malheur aux fantassins ! La terre qui tremble sous le poids de la charge, l'éclair des sabres, l'arrêt des lances, la ligne fulgurante des cuirasses ou des casques, les têtes convulsées, crinières au vent, ont bien vite emporté les dernières velléités de résistance, et c'est le recul, puis la déroute.

Contre l'artillerie, charger de front c'est courir à tombeau ouvert. De flanc, les batteries peuvent s'enlever, et c'est une action de guerre fréquente quand elles sont mal soutenues.

Mais contre la cavalerie, on est à deux de jeu ! Alors les charges aboutissent, plus souvent qu'on ne le croit, à une mêlée furieuse et le succès est à celui des deux adversaires d'égale valeur qui aura gardé la dernière réserve.

Il est des circonstances dans lesquelles la cavalerie légère ou la cavalerie de ligne qui a poussé sa marche en avant des colonnes doit tenir, en attendant l'arrivée de l'infanterie, un défilé, une position de petite étendue, mais nécessaire pour la suite de l'action. En ce cas, elle met pied à terre et se sert de la carabine. Cette arme, qui est fixée sur l'épaule et le dos du cavalier de manière à ne pas balloter, a une portée et une justesse analogues à celle du fusil d'infanterie.

Le rôle du cavalier est de faire croire qu'il est fantassin... Il doit cacher les chevaux, se dissimuler et faire des feux nourris. Beaucoup de cavaliers trouvent à tort ce rôle spécial et éventuel indigne d'eux. Il n'y a qu'à lire l'histoire des guerres modernes pour se convaincre de la nécessité de ce mode de combat.

On prétend que, aujourd'hui, avec le perfectionnement des armes à feu, le facteur moral, de premier ordre pour les cavaliers, a baissé de valeur. Il n'en est rien, pas plus d'ailleurs pour la cavalerie que pour les autres armes.

Le colonel Mailard disait à l'Ecole de guerre :

« Croire que la cavalerie ne pourra plus rien tenter contre l'infanterie, sous prétexte que celle-ci est armée d'un fusil à tir rapide et à longue portée, c'est supposer gratuitement que les surprises ne seront plus possibles, que les troupes seront toujours pleines de sang-froid, inaccessibles à la fatigue et aux émotions d'un combat malheureux.

« C'est simplement aller contre la nature de l'homme, car on verra encore des surprises, des erreurs, des fautes, des faiblesses, et la cavalerie sera là pour en profiter. »

L'attitude d'une troupe dépend-elle du nombre de mètres que parcourt une balle à la seconde, du nombre d'éclats que peut fournir un projectile ? Non ! Elle dépend du cœur de l'homme, de sa trempe morale et du sentiment de son noble devoir. On sera toujours à peu près à armes égales, et la guerre sera toujours résumée par ces trois mots : « Homme contre homme ».

Nous avons vu le cavalier à la découverte, au service de sûreté et de protection des colonnes, aux avant-postes, au combat, voyons-le maintenant au repos, à son bivouac ou dans son cantonnement.

On dit communément que le cavalier fatigue moins que le fantassin. En somme, c'est vrai. Mais il faut remarquer que, même hors de la proximité de l'ennemi, le cavalier, après la route faite, ne saurait prendre immédiatement du repos.

Que l'étape l'ait conduit au cantonnement ou au bivouac, il faut faire boire Cocotte, lui apporter du fourrage qu'on va chercher bien loin, la panser, vérifier sa fourrure, la consolider ou la renouveler, tout disposer enfin pour que la brave bête se repose et se retrouve prête, au matin, à reprendre, avec son maître sur le dos, sa vie d'aventures et de fatigues.

Tout cela n'est ni court, ni reposant.

Au bivouac, certaines dispositions rendent le service assez incommode. Tel le célèbre anneau italien, en usage chez nous. C'est une corde à fourrages roulée en anneau et qui réunit par leurs longues ou même leurs rênes, nez à nez, un cercle de chevaux, sans point d'attache avec le sol.

On dit que, tirant chacun de leur côté, le point d'application des forces rayonnantes reste immobile ; mais quand une influence extérieure, comme le vent ou la pluie, agit sur tous dans le même sens, on voit le système entier se déplacer petit à petit et, ma foi, il faut plaindre le cavalier benévole qui s'est étendu, pour dormir, à proximité de ce cénacle de quadrupèdes et qui se trouve dans sa trajectoire.

Le vrai cavalier n'est jamais embarrassé ; il sait tout faire.

L'illustre Curély, un des modèles de nos cavaliers légers, lorsqu'il commandait un détachement, n'en était-il pas à la fois, dit de Brack, « le médecin, l'artiste vétérinaire, le sellier, le cordonnier, le cuisinier, le boulanger, le maréchal ferrant » jusqu'à ce que, rencontrant l'ennemi, il se montrât le soldat « le plus remarquable de la Grande Armée ? »

Il faut ajouter, à cette nomenclature des métiers, celui de sapeur et de dynamiteur, que le cavalier moderne remplit aussi, le cas échéant, non sans un certain lustre. Il apprend à creuser la terre, à faire des ponts — quoique les rivières ne l'arrêtent pas et qu'il sache les traverser de bien des façons — à briser les obstacles, à détruire les voies ferrées et les machines.

Certains manipulent le télégraphe, l'organe de transmission le plus important pour eux, car s'ils l'ont à leur disposition, c'est autant de fatigue épargnée à leurs chevaux, et puis, le télé-

graphe couvre le pays d'un réseau serré et sensible au toucher.

Là où le courant passe, l'ennemi, qui eût coupé les fils, n'a pas encore passé, et réciproquement.

Et maintenant, prenez un de ces hommes, bien instruit, bien entraîné, avec un bon cheval entre les jambes, du cœur au ventre et des yeux perçants, lancez-le sur les chemins inconnus, à la découverte, vous pouvez être sûr qu'il arrivera à soulever un coin de ce voile qui couvre les menées de l'adversaire...

Le lendemain, quand l'heure de l'engagement décisif aura sonné, jetez-le — à son tour — dans le sillon sanglant

des dernières charges, soyez sûr encore qu'il ne regardera pas en arrière et que, s'il revient, ce sera avec un sabre teint du sang de l'ennemi.

JEAN VÉZY,



HUSSARDS PASSANT LA MEUSE.